This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600077282W

SATIRES

DE PERSE

ET

DE SULPICIA

SATIRES
DE PERSE
ET
DE SULPICIA

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

LE Mis DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT
Ancien Député

PARIS
TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE
RUE AMELOT, 64.

1857

297. e. 50.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

La satire, si souvent attaquée par ceux qu'elle offense, est justifiée par un seul vers :

Elle veille et punit dans le sommeil des lois.

Les Grecs l'ont connue, mais l'ont peu cultivée et n'en ont pas fait un genre. Archiloque le premier s'appropria, comme l'a dit Horace, le vers iambe en l'armant de sa rage de médire. Il fut regardé comme l'inventeur de la satire, mais il nous reste peu de fragments de ses ouvrages. Archiloque vécut l'an 660 avant J. C.

Hipponax vécut un siècle après lui, et lança des satires contre deux sculpteurs qui l'avaient représenté trop laid à son gré ; il vivait en 543. Simonide, natif de l'île de Chio, était plus jeune, il composa des élégies et des satires, entre autres

une contre les femmes. Elle est écrite avec peu de décence et de bon goût, mais avec énergie. On y trouve une comparaison ingénieuse de la femme qui se repose avec confiance et avec orgueil sous l'abri d'un amant à cette jument superbe qui laisse flotter sous le souffle du zéphyr sa belle crinière ondoyante; et une autre de la femme vertueuse à cette industrieuse abeille qui ne se nourrit que du suc le plus pur des roses. Cependant, Barberius assure que Simonide ne put jamais se faire aimer d'une femme; toutes étaient indignées de cette satire.

Ces trois poëtes écrivirent en vers iambiques. Sophron de Syracuse composa dans un autre genre. Il publia, 480 ans avant J. C., des satires sous le nom de *mimes*, c'est-à-dire représentées et en style burlesque; on dit qu'elles furent une des lectures favorites de Platon. Cependant, on assure que les proverbes, les allégories, les figures et les équivoques y étaient entassés sans ordre et sans goût.

Deux siècles après, Apollonius de Rhodes publia contre Callimaque quelques invectives en vers.

Mais aucun de ces poëtes ne forma de la satire un genre particulier. Son nom même n'est pas grec, il est latin. Ainsi Quintilien a dit avec vérité. « La satire est romaine, elle est toute nôtre. » Horace pense aussi que les Grecs ne l'ont point connue, en ce sens qu'ils ne l'ont pas cultivée particulièrement. Son nom dérive de *satura opera*, comme

on a dit *satur color*, d'une étoffe bien teinte, c'est-à-dire pleine de couleur, et on dit *satura lex*, loi complète, loi embrassant tout ce qui appartient au sujet qu'elle traite.

Les premiers vers satiriques furent nommés saturniens. La joie les inspira, dans les premières fêtes du peuple romain, qui furent dédiées à Saturne. Les railleries qu'ils renfermaient devinrent si amères que les législateurs se crurent forcés de les défendre expressément. La loi des Douze Tables ordonna, en l'an 302 de Rome, que si un citoyen avait composé ou récité des chants qui pussent en déshonorer un autre, il serait condamné à mort; mais en l'an de Rome 390, sous le consulat de Sulpitius Peticus et de Licinius Stolo, la peste ravagea Rome, et les consuls s'efforcèrent de distraire le peuple de ses maux. Ils firent venir de Toscane des histrions, ainsi nommés du mot *hister*, qui signifiait acteur en public.

Ces acteurs dansaient et gesticulaient de diverses manières au son de la flûte. La jeunesse romaine les applaudit et les imita.

Elle joignit alors les danses et les mimes de ces Toscans aux chants satiriques qu'elle récitait dans les fêtes, et accorda les mouvements des pieds avec les sons de la voix. Ce divertissement plut généralement et fut cultivé et applaudi en conservant les mêmes formes jusqu'en 514.

Ce fut en cette année, sous le consulat de Claudius et de Tuditanus, qu'Andronicus fit jouer sa

première pièce; et la poésie dramatique qu'il imita des Grecs, qui la cultivaient avec succès depuis plusieurs siècles, s'établit alors sur le théâtre des Romains.

Ennius eut une autre pensée, il ne voulut pas dépendre de la foule turbulente qui se portait à ces premiers spectacles.

Il essaya de recueillir dans un discours suivi, adressé à des lecteurs ou à des auditeurs froids et tranquilles, toutes les plaisanteries et les censures que les pièces de théâtre contenaient, et telle fut l'origine de la véritable satire.

Ennius a été regardé comme un poëte plein de force et d'énergie, toujours élevé dans son style trop peu travaillé, et quelquefois sublime avec une expression vieillie.

Ovide l'a bien jugé : *ingenio maximus*, *arte rudis*, excellent par l'invention, barbare dans l'exécution, et Properce lui a offert la couronne qu'il a méritée.

Quintilien, développant cette pensée dans une comparaison ingénieuse, a dit avec justesse : « Nous révérons Ennius comme ces anciens bois sacrés dont les hauts chênes antiques semblent moins superbes par leur grandeur que par la religion qui les a consacrés. »

Il nous reste d'Ennius des fragments pleins d'esprit et de mordant, qui justifient l'estime de son siècle : il a quelquefois des pensées dignes d'Horace, mais il faut convenir qu'il n'a jamais son

style. Je citerai seulement le portrait de la coquette :

Comme on voit un ballon, commun à vingt joueurs,
Passer de main en main aux yeux des spectateurs,
La coquette est à l'un et déjà court aux autres ;
Elle vante mes vers en répétant les vôtres,
Et lui promet l'anneau qu'elle accepte de moi ;
Elle dit qu'elle m'aime, et lui donne sa foi;
Puis, serrant votre main, c'est mon pied qu'elle presse ;
Elle sourit à tous ; tout en elle est caresse ;
Oui, tout, son pied, sa main, son souris et ses yeux
Servent en même temps à faire quatre heureux.

On reproche à ce poëte, comme à plusieurs autres, d'avoir eu de lui-même une trop haute opinion : car il assurait dans le premier livre de ses *Annales* que par la métempsycose l'âme et l'esprit d'Homère étaient passés dans son corps.

Pacuvius, fils de la sœur d'Ennius, imita le genre de poëmes inventé par son oncle, mais il polit plus ses vers, travailla sa diction avec soin, et s'appliqua surtout à s'instruire profondément. Son style y gagna, car il sut placer dans ses poëmes des imitations d'Homère, entre autres lorsqu'il voulut se moquer des devins déjà ridiculisés par Ennius.

Lucilius naquit lorsque Pacuvius brillait ; à son tour, il brilla lorsque Pacuvius fut devenu vieux ; mais il éclipsa ses prédécesseurs, et on le crut inventeur du poëme qu'il a cultivé ; il n'adopta qu'un mètre nouveau. Jusqu'alors on avait écrit la satire

en vers iambiques ; il employa le vers hexamètre. Perse, Horace et Juvénal l'imitèrent, et c'est sous ce rapport qu'Horace l'appelle inventeur du genre, tandis qu'il cite Ennius comme en étant le premier auteur.

Cependant, quoique supérieur à ses prédécesseurs, Lucilius était plein de défauts ; admirateur des Grecs, il faisait un mélange continuel d'expressions grecques et latines. Était-il savant ? Quintilien l'assure et Cicéron le nie. En outre, son style n'était ni pur ni élégant, et il était diffus et redondant. Ses plaisanteries n'étaient point gaies et rarement naturelles, mais souvent mordantes et spirituelles en même temps.

Horace vint ensuite ; il nomma Lucilius son maître tout en le critiquant sévèrement ; mais en réalité il l'a bien surpassé. Cependant Juvénal, qui vint après lui, obtint de nouveaux succès. Il a plus d'énergie, moins de grâce et d'éloquence.

Perse naquit au moins vingt ans après Juvénal et quarante ans après la mort d'Horace ; il n'a pas vécu dans le beau temps de la littérature latine ; mais il s'est distingué par la piquante originalité de ses comparaisons ingénieuses et mordantes, et par sa gaieté satirique, inspirée par la philosophie qui l'anime et le guide toujours. Horace semble un convive du monde qui se moque de son amphitryon en prenant part au festin ; Juvénal semble un ennemi du genre humain qui va, comme Diogène, la lanterne à la main, non pour chercher un homme

vertueux, mais pour découvrir, au contraire, aux yeux du public, les méchants et les hypocrites qui se cachent dans l'obscurité. Perse semble n'avoir qu'un homme en vue et le faire tourner sans cesse devant les autres pour mettre tour à tour en évidence toutes ses difformités. On peut dire qu'Horace est le poëte des hommes du monde, Juvénal celui des hommes d'État, et Perse est réellement celui des philosophes.

Aulus-Persius Flaccus naquit le 4 décembre de l'an 34 de J. C., la vingtième année du règne de Tibère, sous le consulat de Fabius Persicus et de Lucius Vitellius. Son père se nommait Flaccus, et sa mère Fulvia Sisenna. On lui a fait le même honneur qu'à Homère. Les Étruriens et les Liguriens se sont disputé la gloire de l'avoir eu pour compatriote; mais je crois avec Eusèbe, contre l'opinion de Bayle, qu'il naquit à Volterre en Étrurie. Il était d'une noble origine et chevalier romain. Il perdit son père à l'âge de six ans. Sa mère se remaria à un chevalier romain, nommé Fusius, qui mourut peu d'années après. Perse à douze ans fut envoyé à Rome, où il étudia sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Virginius Flaccus et sous Annæus Cornutus, qui de son instituteur devint son ami.

La secte des stoïciens avait passé d'Athènes à Rome, et Cornutus en avait adopté les principes; il les inspira en même temps à Lucain et à Perse, ses disciples. On dit que Perse était d'un caractère doux et timide, et rougissait comme une jeune

fille; et cependant il composa ses premiers vers avec une énergie et une audace qui formaient un contraste frappant avec son caractère. On dit que, changeant tout à coup de maintien lorsqu'on le priait de les réciter, il les lançait avec tant de feu et d'enthousiasme, que Lucain, transporté lui-même, ne pouvait retenir ses acclamations.

A peine entré dans le monde, avec tous les avantages de la jeunesse, de la naissance et de la richesse, il s'attacha à être vertueux. Il fut l'ami de Thraséas, dont Tacite dit que Néron le fit périr lorsqu'il voulut attaquer la vertu même; et ce fut par attachement à cet ami qu'il composa l'éloge d'Arrie, sa belle-mère. Ces vers, ainsi que d'autres poésies qu'il composa à la même époque, furent brûlés à sa mort par Cornutus, qui les regardait, dit-on, comme trop peu dignes de lui, mais peut-être comme trop hardis sous le despotisme sanglant des empereurs.

En effet, il fallait certainement un grand courage pour écrire des satires sous le règne de Néron. Il attaqua ce prince sans ménagements; il n'est pas vrai qu'il ne l'ait censuré que dans quelques passages et avec obscurité; il est aisé de prouver qu'il a composé ses satires tout entières contre cet empereur, qui devait y être reconnu sans peine. Il s'est attaché à dévoiler tour à tour et très-directement les principaux vices et les ridicules les plus saillants de ce détestable prince.

Dès le prologue, Perse déclare que ce n'est point

pour être poëte qu'il compose : pourquoi donc compose-t-il ? Il se moque en disant que c'est la faim qui l'inspire, lui chevalier romain, allié aux premières familles patriciennes, ayant été élevé à ses frais, à Rome, dans l'étude de la philosophie, et vivant ensuite solitaire dans son domaine, loin du luxe des grandes cités.

Il est donc facile d'interpréter ce début de l'auteur satirique ; il compose pour se moquer, comme il le dit, de ce grand maître qui fait parler les bêtes et leur donne de l'esprit, c'est-à-dire de cet homme puissant dont tout dépend et sous le manteau de qui les courtisans les plus incapables ont l'apparence d'hommes habiles, puisqu'ils remplissent les premières fonctions de l'empire. Aussi dit-il, que lui, demi-villageois, c'est-à-dire ancien habitant de la cité, retiré alors dans les champs, veut devenir poëte en concurrence avec ceux qui restent aux pieds du tyran parce que l'or séducteur brille à leurs yeux. On voit que ce prologue est écrit tout entier en allusion, et que la pensée de Perse est de censurer directement le tyran et ses courtisans.

Ensuite, dès le commencement de la première satire, il s'écrie :

« Ah ! si ma bouche osait... » Et aussitôt il peint un rimeur lisant de mauvais vers licencieux aux sénateurs, qui en paraissent enchantés, et qui en font tant d'éloge que le poëte est obligé de dire lui-même : « Assez ! ah ! c'est assez, de grâce ! »

Je sais bien que Perse désigne ce rimeur comme vieux, mais c'est là le seul voile qu'il ait jeté sur le portrait. Quel est, en effet, le mauvais poëte lisant des vers licencieux, qui aurait été non-seulement écouté par les grands de Rome, mais encore applaudi à cet excès? Ce ne peut être que l'empereur qui soit flatté ainsi par les premiers de l'État; et comme on sait que Néron avait réellement la prétention d'être poëte, et qu'il faisait des lectures auxquelles il appelait les sénateurs, on doit trouver assurément que le portrait n'est pas difficile à reconnaître.

Enfin Perse cite un peu plus loin des vers même de Néron et dit ensuite : « *Le roi Midas a des oreilles d'âne.* »

Il est encore dans cette satire plusieurs autres allusions.

Néron s'était enthousiasmé de la nation troyenne. Dès sa jeunesse il avait composé un plaidoyer en faveur des habitants de Troie, et l'avait récité en public. C'était sur cet ouvrage qu'il fondait la gloire d'orateur et d'écrivain à laquelle il prétendait. Aussi, protégeait-il Labéon parce que ce poëte avait traduit l'*Iliade* d'Homère. Quel serait donc ce Polydamas, ce roi troyen, qui a des courtisans qui, pour lui complaire, aiment tous les Troyens et qui admirent avec lui Labéon? Il est évident que ce ne peut être que l'empereur seul, cette désignation ne peut s'appliquer à aucun autre homme dans l'État.

Il n'est aussi que le chef de l'État qui n'a au-dessus de lui aucun homme qui ose censurer ses ouvrages ; c'est le chef de l'État seul qui peut en défendre la critique et dire en parlant de ses vers : « Je défends à toute personne de faire ici des ordures. » C'est bien à lui seul que l'on peut répondre comme Perse : *Peignez donc deux serpents au frontispice de vos ouvrages, et dites : Enfants, ce lieu est sacré, allez faire de l'eau plus loin.* »

On sait encore que Néron prétendait avoir une belle voix et qu'il était jaloux de Britannicus, qui chantait agréablement. Aussi Perse peint-il un musicien en robe violette parce qu'on sait que Néron récitait ses vers vêtu d'une robe violette, qui était la couleur de Bacchus. Il peint aussi un chanteur qui bégaye en nasillant ; et nous savons que Néron jeûnait et se purgeait souvent pour corriger les défauts de sa voix. Perse peint encore un chanteur qui s'efforce de prendre une voix claire et qui, en supprimant pour plus d'agrément les dernières syllabes des mots, célèbre à table les amours de Philis. Remarquez que Perse dit que ce mauvais poëte compose des vers détestables et récite des poëmes surannés sur des sujets lamentables, et que pourtant les plus grands de l'État, les plus graves sénateurs, l'applaudissent.

Mais Perse ne fait aucune allusion dans cette satire aux crimes de Néron, tandis qu'il le poursuit si vivement dans les autres satires au sujet des meurtres de Britannicus et d'Agrippine. Il est donc

probable, et même à peu près certain qu'il l'a composée pendant les premiers mois du règne de Néron. Je la date de l'an 55 de J. C.

Quant à la deuxième satire, elle a été composée par Perse pour peindre Néron superstitieux, parce que ce prince avait voulu paraître pieux pendant les premières années de son règne, et Perse prouve très-énergiquement que Néron, qui veut encore paraître vertueux, mais qui est réellement vicieux et méchant, fait sans doute tout bas des vœux très-différents de ceux qu'il offre aux dieux publiquement.

Perse a osé, dans cette satire, attaquer Néron directement au sujet du meurtre de Britannicus; il le peint, sous le nom de Jupiter, qui ne mérite pas d'être préféré à Staïus, et qui ne protége pas mieux que lui un orphelin. L'allusion est exacte. Cet orphelin est Britannicus, que Néron, tout-puissant comme Jupiter, aurait dû protéger et qu'il fit périr.

Staïus Oppianicus avait, disait-on, attiré à Rome un jeune homme très-riche nommé Asinius; il l'avait comblé de caresses et de marques d'amitié, et l'avait fait périr pour avoir ses biens. N'est-ce pas ainsi que Néron caressa Britannicus et le fit périr en lui enlevant l'empire? Staïus avait empoisonné son frère comme Néron empoisonna Britannicus, son frère adoptif. Staïus avait fait périr sa femme comme Néron fit périr la sienne, et Staïus avait encore assassiné sa belle-sœur enceinte, crime

monstrueux, comme Néron fit tuer sa mère, qui ordonna à son bourreau de frapper ce ventre coupable d'avoir porté Néron.

Perse n'ajoute-t-il pas ces mots : « Et Jupiter ne s'écria-t-il pas lui-même : O Jupiter! » Quel est ce Jupiter qui peut s'écrier : O Jupiter ? Quel est ce Jupiter qui ne peut implorer et craindre que lui-même en assassinant son frère? Il est évident que ce ne peut être que Néron.

Je remarquerai à ce sujet que les historiens nous ont trompés certainement lorsqu'ils ont dit que Néron avait été juste, libéral, affable, pendant les trois premières années de son règne. Il n'a paru conserver quelques qualités que six mois au plus, puisqu'il a empoisonné Britannicus en l'an 55. Cependant, pour légitimer les trois ans de vertu que cite Racine, je dirai que Néron, ayant été adopté par Claude l'an 50, fut vertueux sans doute pendant trois ans environ, jusqu'à son élévation à l'empire, en 54. Mais à cette époque il ne régnait pas, il n'avait pas le pouvoir absolu, et ainsi, il avait intérêt à cacher et à maîtriser ses vices pour ne pas paraître indigne de régner. Il faut donc adopter l'opinion nouvelle que j'établis, que Néron n'a pas été empereur vertueux pendant trois ans, comme on le croit, ni même pendant un an. La date de 55 le prouve.

On a cherché longtemps ce que c'était que cet indigne fils de l'illustre Messala; il a été impossible d'en trouver un qui fût en même temps connu par

ses vices et fils d'un Messala illustre; mais il n'y a point de fils dans le texte, il y a la race dissolue de Messala, et la désignation est bien évidente.

Néron était fils adoptif de Claude, et sa belle-mère était fille de Messala Barbatus. Cette belle-mère était bien la race dissolue de l'illustre Messala : c'est donc de Messaline que Perse parle ici directement. Je suis étonné que personne ne l'ait entendu ainsi, et c'est une double allusion, parce que Perse se reporte indirectement sur Néron, comme imitant Messaline. Voici ce que veut dire cette fin de la satire : « Vous, Néron, vous ne pouvez, pas plus que Messaline, offrir aux dieux, comme nous autres, un cœur pur; aussi, nous ne présenterons pas comme vous de l'or, nous ne couvrirons pas comme vous les autels de foies d'animaux et de gras intestins; nous n'apporterons que des gâteaux, et nous serons exaucés. » A qui le contraste des vœux des simples mortels avec ceux de l'homme le plus puissant peut-il mieux s'appliquer qu'au chef de l'empire?

Je date cette satire de Perse de l'an 56 de J. C., année qui a suivi le meurtre de Germanicus. Perse avait vingt-deux ans.

Dans la troisième satire, Perse fait le portrait de Néron débauché. Il prend pour texte un jeune élève fatigué de veilles et de libertinage. Mais il fait une première allusion à Néron sous le nom de Natta. Quel est en effet ce Natta, qu'aucun com-

mentateur n'a pu découvrir? C'est, à mon avis, un nom fictif, comme Théophraste et la Bruyère en ont pris si souvent; mais ne désigne-t-il pas Néron, qui n'était pas encore plongé dans le vice lorsque Perse fit ses premières satires, mais qui à l'époque de celle-ci y était déjà enfoncé si avant, dit-elle, qu'il n'apercevait plus la vertu?

Perse, aussitôt après, veut prouver que c'est bien de Néron qu'il entend parler, puisqu'il s'empresse de s'écrier : « Puissant maître des dieux, n'emploie pas d'autres tourments pour punir les tyrans. » Il ajoute même : « Ah! rien n'est plus effrayant que le monologue secret d'un coupable qui se dit : « Je vais vers un supplice éternel! » Néron empereur, ne pouvait en effet être puni que de cette manière. Mais pour mieux désigner Néron, Perse le peint ensuite comme ayant été élevé dans la philosophie stoïcienne, comme il le fut en effet par Sénèque et Burrhus, et il ajoute à Néron, qui se livrait réellement alors à la débauche et à la paresse :

« Vous dormez à midi; votre tête, dont les nerfs sont relâchés, vacille sur votre épaule; vous trahissez en bâillant vos excès de la veille, et pourtant tout votre or offert aux médecins ne vous rendra pas la force et la santé. »

En outre, Néron se moquait souvent de ses maîtres et de la philosophie, comme le centurion dont parle Perse; et le peuple est représenté l'applaudissant, comme il arrivait en effet lorsque Néron chantait ou déclamait au théâtre.

Cette robuste jeunesse que Perse cite, ces hommes semblables à des taureaux, n'est-ce pas cette troupe de gardes qui suivaient toujours Néron dans ces sortes d'occasions, et qui non-seulement riaient et applaudissaient à grand bruit et avec des redoublements de violence qui ressemblaient à des convulsions, ainsi que Perse le dit, mais qui forçaient encore chacun des assistants de rire et d'applaudir?

Un peu plus loin, on voit, d'après la description de l'enterrement, que Perse ne veut parler que d'un homme très-riche et très-puissant, puisqu'il peut en mourant faire des citoyens par son testament. Plus loin encore, l'homme qu'il censure ne peut se nourrir de mets grossiers, mais c'est un homme qui s'abandonne à toutes ses passions; avidité, luxure et colère, tout y est et nous peint au naturel le Néron de Tacite.

Je date cette satire de l'an 59 de J. C.

En commençant la quatrième satire, Perse feint que Socrate s'adresse à Alcibiade, qui veut gouverner l'État, quoique jeune homme sans expérience, comme Néron l'était alors. Mais rien n'est grec, tout est romain dans les mœurs et dans les usages décrits dans cette satire. Il ne considère pas ici Alcibiade dans les événements connus de sa vie, mais seulement comme un jeune homme qui croit avoir le droit de gouverner l'État parce qu'il a été élève de Périclès, comme Néron était l'élève de Sénèque.

Perse s'est même servi de l'expression *pupille*,

et on dit que Poppée donnait souvent cette épithète à Néron, parce qu'elle prétendait qu'il ne faisait que ce que Sénèque lui permettait.

Ensuite, il lui fait dire : Je suis un Dinomachien, c'est-à-dire je suis de la famille de Dinomaque; et c'était ainsi que se nommait la mère d'Alcibiade. Toutefois quelques commentateurs ont remarqué qu'il y eut aussi un Dinomaque, fils de cet Alcméon qui tua sa mère comme Néron fit périr la sienne, ce qui pourrait être encore une allusion de plus.

Mais, en adoptant Dinomaque comme la mère d'Alcibiade, on a trouvé qu'il était extraordinaire de le faire se glorifier de sa noblesse maternelle seulement tandis qu'il prétendait, comme l'a dit Plutarque, descendre d'Ajax, et l'on a pensé avec raison, je crois, que c'était une leçon directe à Néron, qui aurait dû ne se vanter que de sa descendance maternelle, puisqu'il devait tout à Agrippine. J'ajouterai que c'était rappeler indirectement son crime même, si c'était, comme il est probable, après la mort d'Agrippine que Perse composa cette satire.

Le jeune homme dit : Je suis blanc, c'est-à-dire je suis noble et beau; la blancheur était regardée comme le signe de la noblesse; et cette expression s'applique bien à Néron, qui était de noble origine et beau de visage, comme l'a dit Suétone. *Erat vultu pulchro magis quam venusto.* Perse ne cache même pas que c'est des Romains qu'il

parle sous le nom des Grecs, puisqu'il se moque de Vectidius et s'adresse aux Quirites.

On voit aussi, d'après le Néron du musée Farnèse, que cet empereur laissait croître sa barbe autour de son menton; ce qui légitime le *gausape Balanatum* de cette satire.

Aussi plusieurs commentateurs, et entre autres Casaubon, prétendent qu'un des derniers vers signifie : « Si vous parcourez la place en frappant insolemment ceux que vous rencontrez, » comme Néron a souvent frappé des citoyens en courant les rues la nuit dès les premières années de son règne.

Il est certain que cette allusion est claire et naturelle, et que Perse a voulu reprocher à Néron directement ses courses nocturnes.

Cette satire conduit, comme je l'ai dit, au delà du meurtre d'Agrippine; elle doit avoir été composée l'an 60 de J. C.

Quant à la cinquième satire, le poëte écrit à Cornutus qu'il vient lui ouvrir son cœur, et il prend pour sujet que, même sous le règne d'un tyran, l'homme qui vit avec soi-même est toujours libre.

Mais, quoique ce soit un sujet philosophique, traité dans toute son étendue, on y rencontre de nombreuses et frappantes allusions. Perse avait rappelé, comme je l'ai dit dans la satire précédente, le meurtre d'Agrippine, et il parle dès le commencement de celle-ci des horribles meurtres du fils de Térée et des enfants de Thyeste, et se fait dire : « Vos satires font pâlir le criminel. » Il parle

de cette tête et de ces pieds coupés. Il ajoute un peu plus loin en s'adressant à Cornutus : « Vous dont le doigt prudent reconnaît au son d'un vase s'il est solide ; vous qui découvrez les mensonges d'une langue hypocrite. » Il a déjà dit de Néron, dans la troisième satire : « Le vase mal cuit rend sous les doigts qui le frappent un son rauque qui trahit son défaut. » Remarquez aussi que Néron chercha tous les mensonges possibles pour se disculper auprès du sénat du meurtre de sa mère.

Perse revient bientôt après sur l'incapacité de Néron dans le gouvernement :

« Les lois de la politique, » dit-il, « d'accord avec celles de la nature, veulent que l'ignorance et la faiblesse s'interdisent des travaux qui ne leur conviennent pas. » A qui les lois de la politique pouvaient-elles donc les interdire, si ce n'est à celui qui gouverne? Ensuite, il le compare tantôt à un mauvais médecin qui donne l'ellébore aux malades sans connaître les doses, tantôt à un rustre qui voudrait conduire un vaisseau sans connaître même l'étoile du matin. N'est-ce pas encore à l'empereur seul que Perse pouvait dire : « Savez-vous juger au son une pièce de cuivre quoiqu'elle soit dorée? » c'est-à-dire : « Savez-vous reconnaître un perfide courtisan? » N'est-ce pas un empereur seul qui est assez puissant pour pouvoir pécher seulement en levant le doigt? c'est-à-dire qu'il lui suffit de donner le moindre ordre pour qu'une faute, un crime même soient commis à l'instant.

La suite offre encore plusieurs allusions complétement évidentes. Voici ce que signifie réellement ce que Perse dit : « Tu te crois libre parce que personne n'a d'ordre à te donner, mais si tu es livré à toutes les passions, empereur, tu es plus esclave que moi. »

« Enfin » dit Perse, « qu'on aille parler morale au milieu des robustes centurions, c'est-à-dire dans le palais, au milieu des gardes qui le protégent, le puissant empereur en rira. Il estime cent sols cent philosophes grecs. » Tel était alors Néron, qui ne cachait plus ses vices et ses crimes et qui méprisait les philosophes, dont il fit périr les plus illustres.

Je date donc cette satire de l'année 61 de J. C.

J'observerai, avant de parler de la sixième satire, qu'on a été étonné que Néron n'ait pas fait périr Perse ; mais 1° les satires de Perse n'ont pas été publiées de son vivant ; 2° il s'était retiré de Rome et vivait dans la retraite ; 3° il ne cherchait point la gloire, n'occupait aucune place et n'avait point d'ambition ; 4° il est mort à vingt-huit ans ; ainsi il est probable que Néron n'a pas même entendu parler de Perse avant sa mort.

Dans sa dernière satire, il a feint de peindre un triomphe de Caligula, mais il peint réellement Néron quand il rentra en triomphe dans Rome après avoir été concourir aux jeux olympiques.

Cette allusion était d'autant plus piquante, que Perse feignait des rois prisonniers du triomphateur

et un grand nombre de captifs, tandis que Néron n'avait jamais combattu d'ennemis, qu'il n'avait même obtenu la couronne aux jeux olympiques que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course, et qu'il ne ramenait autour de son char de triomphe, au lieu de rois vaincus, que des comédiens et des musiciens de tous les pays du monde. Ce n'est aussi qu'aux folies d'un empereur qu'on peut appliquer ce mot : « Malheur à qui n'applaudit pas ! » Cette expression ne serait pas exacte si elle s'appliquait à un simple citoyen ; il n'y aurait aucune vérité si elle ne s'appliquait pas à l'homme seul puissant dans l'État. Ce ne peut être qu'en bravant un tyran qu'il peut exister une crainte générale.

Peut-être encore Perse n'a-t-il cité Cæsonia, qui n'était pas assez illustre pour qu'il fût nécessaire de parler d'elle, que parce qu'il a voulu faire allusion à Poppée, qui était comme Cæsonia fort impudique.

Elles n'étaient plus jeunes et avaient été mariées avant d'épouser l'empereur, et on a dit de l'une et de l'autre qu'elles avaient été aimées éperdument parce qu'elles avaient donné à leurs empereurs un philtre pour se faire aimer.

Il n'y a pas d'autre allusion dans cette satire, mais il me semble certain qu'elle n'est pas finie, et que Perse est mort avant de l'avoir achevée.

Il s'était retiré près de Gênes, au port de Luna, où il écrivit cette satire en l'an 62 de J. C., et où

il mourut le 24 novembre de cette même année.

Il était sinon riche, mais du moins dans l'aisance, surtout pour la solitude dans laquelle il vivait. Sylvecane, président en la cour des monnaies, a fait le calcul de la fortune de Perse : « Ses biens, » dit-il, « montaient à deux mille gros sesterces, qui valaient deux millions, et chaque million vingt-cinq mille écus d'or de France, qui n'étaient que de trente-cinq sous la pièce, en sorte que cent gros sesterces ne valaient de notre monnaie de France que quatre mille trois cent soixante-quinze livres à raison de quarante-trois livres quinze sous chacun, et les deux mille valaient quatre-vingt-sept mille cinq cents livres. »

Perse légua la moitié de sa fortune à sa mère et à ses sœurs, et l'autre moitié à Cornutus avec vingt livres pesant de vaisselle d'argent, et toute sa bibliothèque ; mais Cornutus accepta seulement les livres, et laissa la fortune tout entière à la famille de Perse.

Cet écrivain avait eu d'autres amis : Minutius Macrin, à qui il adressa sa seconde satire, et Cæsius Bassus, poëte lyrique, à qui il adressa la sixième. Il honora comme un père Servilius Numanus ; il connut Lucain et Sénèque, et aima surtout Thraséas Petus, qui avait épousé une de ses parentes, la célèbre Arrie, qui se tua avec son époux lorsque Néron le condamna à mort.

On dit, suivant le portrait tracé par Sylvecane, que Perse était bel homme, doux et gracieux, d'une

conversation agréable, réglé dans ses mœurs, fort affectionné à ses parents, vivant frugalement et sans faste. Lorsque, étant encore si jeune, il fut enlevé aux lettres, Cornutus, son maître et son ami, n'osa point faire connaître ses satires; Cæsius Bassus, ami plus courageux, osa les publier.

Que de jugements divers et contradictoires sur ce poëte!

Bayle le nomme le Lycophron des Latins. Heinsius a dit de ses poésies qu'elles sont édentées. Saint Jérôme même, impatienté, dit-on, de ne pouvoir les comprendre, les jeta au feu. D'autres lui ont rendu justice. Jules Scaliger a dit simplement de lui que c'était un poëte qui avait la fièvre de médire. Boileau, prenant ce mot pour un blâme, relève, au contraire, le courage de Perse en disant franchement à Scaliger que si lui, Scaliger, eût vécu à la même époque, loin de faire des satires, il aurait tremblé, sans doute, de tout son corps, à la seule vue de Néron.

Quant au poëte, Boileau l'a jugé très-exactement en deux vers :

> Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Mais l'auteur de l'*Essai sur la Satire*, a été très-sévère : « Il faut être doué, » dit-il, « d'un grand fonds de patience pour lire les satires de Perse. »

Parmi les critiques qui lui ont rendu justice, il faut citer d'abord Quintilien, qui a dit de lui : « Il

a mérité par un seul petit volume beaucoup de gloire et de vraie gloire. » Plusieurs autres célèbres commentateurs ont osé l'élever au-dessus d'Horace et de Juvénal.

Martial a dit de lui :

Sæpius in libro memoretur Persius uno...

Saint Jérôme, dont je viens de citer un trait que je crois apocryphe, loin de le mépriser, le nommait *dissertissimum satiricum*.

Bayle lui-même dit que l'excès de la critique est moins supportable quand on parle de Perse que l'excès de l'éloge. Enfin, la Harpe le loue hautement et souvent même avec enthousiasme. Cependant ses panégyristes ne l'ont pas mieux connu que ses critiques.

Bayle dit que ses satires sont dévergondées, et c'est l'auteur le plus chaste des Latins. On a dit : c'est le digne interprète de la sagesse de Zénon, et sa muse *Aux célestes pensées* a été nommée par Farnabe : « Pudibonda et subtimida nympha. »

Mais la Harpe, tout en le louant, ne le juge pas mieux que Bayle. Il admire, dit-il, la gravité de son style, et, certes, il n'est pas d'auteur moins grave. On a nommé Lucilius ardent, et Perse sévère, même dans une inscription publique. Il me semble vraiment étonnant qu'on ait accusé de sévérité, et quelquefois même de monotonie, le style d'un poëte plein d'esprit et de sel, qui plaisante et se

moque sans cesse, tantôt avec enjouement, tantôt avec aigreur, mais qui ne parle jamais avec calme ni avec gravité; et il est certainement plus ardent que Lucilius n'a pu l'être.

La Harpe dit aussi que Perse est obscur, et il ajoute aussitôt que, lorsqu'on suit avec attention dans ses ouvrages les interlocuteurs, et lorsqu'on supplée aux liaisons, on s'aperçoit que tout y est juste et conséquent. Il est donc évident que, suivant le témoignage même de la Harpe, Perse n'est pas obscur, mais difficile à comprendre, ce qui est très-différent.

Il est vrai que Perse est certainement le poëte latin le plus difficile à traduire, ce qui provient d'un grand nombre de causes. On a toujours mal indiqué les transitions. On a vu des dialogues dans ses satires; la Harpe lui-même parle d'interlocuteurs, et il n'y en a point. C'est Perse qui, à lui seul, suppose qu'on lui parle et suppose qu'on lui répond. Voilà pourquoi on ne trouve en ses satires aucun dialogue suivi. Enfin, on n'a pas assez étudié les mœurs de ses contemporains, auxquelles il fait sans cesse allusion. Ce poëte a une imagination abondante et le style le plus concis, de sorte qu'il est forcé d'entasser, presque malgré lui, pensées sur pensées. Son imagination se portant sur mille objets à la fois, en adopte des figures qu'il enchaîne à sa pensée principale, et souvent même il en unit plusieurs, et les plus différentes.

Mais ses pensées sont toujours nobles, élevées,

souvent sublimes. La vertu l'inspire, quoiqu'il plaisante sans cesse; il a dans ses ris employé, ainsi que je l'ai dit, deux modes tour à tour : quelquefois un enjouement gracieux et plus spirituel que mordant; quelquefois une ironie moqueuse et perçante. On peut dire que tantôt il gratte la plaie qui démange, et tantôt il la déchire jusqu'au vif.

Il est certain que lorsqu'il s'irrite ou s'enflamme, c'est avec une énergie aussi vive que profonde; mais il a soin de ne pas la faire durer longtemps, parce qu'il sent qu'elle cesserait de faire impression, et soudain il se moque avec une gaieté également naturelle et vraie. Enfin, quand il parle religion, il est vrai qu'il repousse toutes les superstitions, mais en révérant et honorant toujours les dieux; et souvent même il cherche à les faire aimer, et son expression alors est douce et tendre.

La traduction poétique de Perse m'a paru un ouvrage difficile. Le plus grand obstacle provient du génie même de notre langue; elle est bien moins concise que le latin, et il s'agit de traduire en vers le poëte le plus concis des Latins. En outre, il fallait ajouter nécessairement, 1° pour établir des transitions que Perse a souvent négligées et qui sont indispensables pour que nous puissions suivre sans peine le fil du discours; 2° pour détailler un peu plus les usages auxquels Perse fait allusion, seul moyen de faire reconnaître et comprendre les allusions elles-mêmes.

On éprouve aussi, en traduisant Perse, un autre

désavantage. Les vers les plus spirituels de ce poëte ont été traduits par Boileau. On ne doit pas copier les beaux vers du poëte français, quoique souvent il soit difficile de trouver une autre expression. Il m'a paru qu'il ne restait au traducteur qu'un moyen, c'est de s'attacher plus étroitement au poëte original pour être soutenu par lui, et qu'on offrait ainsi une comparaison qui pouvait être agréable, celle de la traduction littérale de Perse avec la traduction imitative de Boileau.

Je suis le premier qui émet l'opinion qu'il n'y a pas de dialogues dans les satires de Perse. Je crois qu'ils n'y furent placés que par erreur de copistes. C'est le poëte lui-même qui se parle et se répond, adressant ensuite la parole à un tiers qu'il suppose présent, et tout à coup le représentant absent; enfin écrivant, on peut le dire, à plume courante toutes les pensées qui viennent frapper son esprit, et faisant des monologues et des dialogues tour à tour comme ceux qui rêvent dans la solitude et qui s'y parlent et s'y répondent en suivant leur imagination partout où elle les transporte.

Je suis persuadé qu'on reconnaîtra non-seulement que mon opinion est juste, mais aussi qu'elle rend ce poëte beaucoup plus facile à comprendre. Je ne désire que ce succès, et j'aurai réussi si, malgré l'opinion de l'auteur de l'*Essai sur la Satire*, on lit sans impatience, dans la traduction et ensuite plus aisément dans l'original, les satires de Perse.

D'autres traducteurs ont fait connaître ce poëte.

Il en est parmi eux de très-estimables. Lenoble avait de l'esprit, et il a fait quelques vers agréables tels que ceux-ci :

Peu de mortels voudraient, dans le siècle où nous sommes,
Quand ils parlent aux dieux, être entendus des hommes.

L'abbé Lemonnier a montré du zèle et fait preuve d'audace; et Sélis, profitant des fautes de ses devanciers, à force de travail et guidé par le goût le plus sain, a donné une bonne traduction en prose des œuvres de Perse. Le président de Sylvecane a publié des notes utiles, et M. Achaintre a donné l'édition la plus exacte du texte.

Mais après avoir ainsi rendu justice à des hommes studieux, qu'il me soit permis d'exprimer ma préférence en faveur du seul traducteur de Perse qui n'est pas connu et qui est bien supérieur à tous les autres.

La découverte que l'on a faite, il y a trente ans, d'une traduction de Boileau aurait dû être un grand événement dans la littérature, et elle a passé presque inaperçue. Il est vrai que son ouvrage n'est pas complet, et qu'il n'est pas exact, qu'il n'a pas été composé pour être publié, et on peut dire que l'auteur en soignant davantage les notes que le texte a été plutôt commentateur que traducteur.

Cependant, non-seulement il était curieux et intéressant de lire un nouvel ouvrage de ce grand écrivain, mais on y trouve des observations appro-

fondies et importantes, des rectifications même du texte, quelquefois des nouvelles leçons, des transpositions de vers, et jusqu'à une ponctuation nouvelle.

Je ne m'étendrai pas en ce moment sur ce sujet, mais j'en parlerai dans les notes que j'ajouterai quelque jour à cette traduction.

Il est un autre ouvrage que dès à présent je publie. C'est une véritable traduction complète en vers qui n'a jamais été imprimée et dont l'auteur m'est inconnu. On l'a attribuée à M. le duc de Montausier, ensuite à M. Godeau, évêque de Vence et de Grasse. Je déclare franchement qu'après l'avoir longuement examinée, je suis très-convaincu qu'elle n'est d'aucun de ces deux écrivains. Mais il est possible qu'elle soit de l'abbé Godeau, recteur de l'Université, qui a composé un grand nombre d'ouvrages latins, et qui a été très-estimé, principalement par la traduction qu'il a faite en vers latins de tous les ouvrages poétiques de Boileau.

On peut penser que, traduisant les satires de Boileau en vers latins, il a pu être tenté de traduire les satires de Perse en vers français. Cette conjecture semble assez probable; mais, quelle que soit sa probabilité, j'ai cité cet ouvrage à côté de ma traduction, parce qu'il offre, je crois, un autre intérêt, celui de comparer le style du dix-septième siècle avec celui du dix-neuvième. Il se rencontre dans la versification de cette ancienne traduction un grand nombre de locutions qui ne sont plus usi-

tées, et la comparaison en peut être agréable aux grammairiens.

C'est ainsi que chacun de nous, je crois, doit être toujours guidé dans ses amusements littéraires par l'utilité qui peut en résulter, et doit-être heureux de donner quelque chose à ses contemporains qui puisse être agréable aussi à nos successeurs.

SATIRES DE PERSE

Daniel Elzevir a publié un *Persius Enucleatus ;* c'est une de ses plus belles œuvres. Il a expliqué son titre en ajoutant : « Sive Commentarius exactissimus et maxime perspicuus in Persium, poetarum omnium difficillimum. »

J'ai cru devoir adopter l'orthographe de cette édition. C'est sur celle-là que Boileau a traduit le texte, et il en a copié un grand nombre de phrases presque mot à mot. On peut même dire que sa préface est la même, du moins à bien peu de chose près, que celle de Daniel Elzevir.

PROLOGUS.

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipite somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic poeta prodirem.
Heliconiadasque, pallidamque Pirenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces : ipse semipaganus
Ad sacra vatum carmen affero nostrum.

Quis expedivit psittaco suum Χαιρε?
Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit verba nostra conari?
Magister artis, ingenique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas, et poetrias picas,
Cantare credas pegaseium melos.

PROLOGUE.

Je n'ai point bu des eaux qu'un coursier fit jaillir;
Les muses au Parnasse auraient pu m'accueillir,
Et me nommer poëte au lever de l'aurore.
Mais qu'un autre aujourd'hui les suive et les implore,
S'il aime à couronner son buste de lauriers!
Moi, j'habite humblement mes toits hospitaliers,
Et j'offre sans orgueil le tribut de mes veilles.

Quel maître fit parler nos antiques corneilles,
Apprit à la perruche à saluer tout haut,
Montra même à la pie à prononcer un mot?
Qui? celui qui t'enseigne, et te guide à tout âge,
Qui te donne un esprit, une voix, un langage;
C'est un habile maître, un grand maître : la faim.
On la voit tressaillir devant l'or, et soudain
Corbeaux et perroquets deviennent tous poëtes :
Et les chants qu'elle inspire embellissent nos fêtes.

SATIRA PRIMA

LUCANO

—

VATES

O curas hominum! O quantum est in rebus inane!

Quis leget hæc? Min'tu istud ais? Nemo, Hercule! Nemo.
Vel duo, vel? Nemo. Turpe et miserabile! Quare?

Ne mihi Polydamas et Troiades Labœonem
Prætulerint? Nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas: examenve improbum in illa
Castiges trutina: Nec te quæsiveris extra.

SATIRE PREMIÈRE

A LUCAIN

—

LES POÈTES

Dieux! à quels vains travaux l'homme insensé s'adonne!
Crois-tu qu'on va te lire? Eh? sans doute. Personne.
Quoi! je n'aurai pas même ou deux ou trois lecteurs?
Pas un seul. C'est honteux? C'est le sort des frondeurs.

Soit; que Polydamas et nos belles Troyennes
Préfèrent Labéon! quelles louanges vaines!
Ne cherchons qu'en nous-même un honneur plus certain.
Lorsqu'ils nous ont pesés, nous essayons en vain
De redresser du doigt leur balance infidèle.

Nam Romæ quis non? Ah! si fas dicere! Sed fas.
Tunc, cum ad canitiem et nostrum istud vivere triste
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cum sapimus patruos ;... tunc... tunc... ignoscite. Nolo.

Quid faciam? sed sum petulanti splene cachinno.
Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.

Scilicet hæc populo, pexusque, togaque recenti,
Et natalitia tandem cum sardonyche albus,
Sede leget celsa, liquido cum plasmate guttur
Mobile colluerit, patranti fractus ocello.
Hic neque more probo videas, neque voce serena,
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas?
Auriculis, quibus et dicas cute perditus, ohe!

Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus?

En pallor, seniumque! O mores! Usque adeo ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

At pulchrum est digito monstrari, et dicier : hic est!
Tun' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?..

Ah! si ma bouche osait!.. mais pourquoi craindrait-elle,
Lorsqu'aux frivolités livrés de toutes parts,
Depuis les jeux de noix jusqu'aux jeux des vieillards.
Les hommes ont pourtant pris le titre de sages!

Que dis-tu? J'aime à rire. Écrivons nos ouvrages,
L'un librement en prose, et l'autre en vers pompeux,
Et ne ménageons pas nos poumons vigoureux.

Ainsi vêtu de neuf, fier de ta chevelure,
Et montrant sur ton doigt l'agate la plus pure,
De ton siége élevé tu récites tes vers.
Pour adoucir ta voix et pour calmer tes nerfs,
Tu viens d'un doux sirop d'humecter ta poitrine;
Tes yeux brillent déjà d'une ardeur libertine.
Je vois autour de toi nos graves sénateurs
Tressaillir sur leur siége à tes sons enchanteurs,
Se bercer mollement, et d'une voix impure
Exhaler en tremblant un amoureux murmure!
Est-ce là, vieux rimeur, un digne emploi du temps?
Ah! quand tu sais flatter et l'oreille et les sens,
L'éloge est un nectar qu'on t'offre à pleine tasse:
Tu dis toi-même : Assez! ah! c'est assez, de grâce!

N'est-ce pas pour briller qu'on nous voit tout braver?
Le pin, né dans le roc, le fend pour s'élever.

Oui, pour ce noble prix pâlis sur le pupitre :
Tu veux être savant pour en porter le titre.

Est-ce rien qu'on nous cite, et que tous nos rhéteurs
Dictent nos vers nouveaux aux fils des sénateurs?

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid
Eliquat, et tenero supplantat verba palato.
Assensere viri : nunc non cinis ille poetæ
Felix! nunc levior cippus non imprimit ossa?
Laudant convivæ : nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
Nascentur violæ!

Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges. An erit, qui velle recuset
Os populi meruisse; et cedro digna locutus,
Linquere nec scombros metuentia carmina, nec thus?

Quisquis es, o modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego, cum scribo, si forte quid aptius exit,
(Quando hæc rara avis est) si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est.

Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et belle. Nam belle hoc excute totum :
Quid non intus habet? non hic est Ilias Accî
Ebria veratro; non si qua elegidia crudi
Dictarunt proceres; non quidquid denique lectis
Scribitur in citreis.
Calidum scis ponere sumen;
Scis comitem horridulum trita donare lacerna :
Et, verum, inquis, amo; verum mihi dicite de me.

Oui, souvent un convive, en robe violette,
Récite en bégayant une antique amourette.
Les fils de Romulus daignent à leurs desserts
Écouter, en buvant, quelques-uns de nos vers;
Et lorsque l'orateur, d'une voix inégale,
A d'un mot, dans ses pleurs, fait fondre la finale,
Nos convives joyeux plaignent vraiment Phylis,
Et du sort d'Hypsipyle ils sont tout attendris.
La cendre de l'auteur s'émeut heureuse et fière;
La terre qui le couvre en devient plus légère;
Son tombeau retentit de bravos enchanteurs,
Et ses mânes charmés se couronnent de fleurs.

« Vous riez, » me dit-on, « mais c'est nous faire outrage.
» Quel auteur, dans le cèdre, enferme son ouvrage
» De peur qu'il n'enveloppe ou l'encens ou le sel?
» Quel auteur fuit l'éloge et craint d'être immortel? »

Écoutez ma réponse : un trait dans mon poëme,
Un trait vous a-t-il plu? citez-le, souvent même.
Je suis homme et sensible; un éloge me plaît.

Mais le bruyant bravo du public satisfait,
Ce n'est pas là le prix qu'estime un vrai poëte.
Envierai-je Accius, quand la foule le fête?
Non, je ne traduis point d'ellébore enivré.
Jamais en m'écoutant nos grands n'ont digéré,
Je n'écris point mes vers sur le figuier superbe.

Vous, donnez une robe à ce flatteur imberbe;
Placez-le près de vous, et vous serez vanté!
Mais dites-lui toujours : « J'aime la vérité. »

Quî pote? Vis dicam? nugaris, cum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet!
O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ, quantum sitiat canis Apula, tantum!
Vos, o patricius sanguis, quos vivere fas est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

Quis populi sermo est? Quis enim, nisi carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effundat junctura ungues? Scit tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno;
Sive opus in mores, in luxum, in prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat Musa poetæ.

Ecce modo heroas sensus afferre videmus
Nugari solitos græce, nec ponere lucum
Artifices, nec rus saturum laudare : « Ubi corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno.

Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quintî,
Quem trepida ante boves dictatorem induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit. »

Euge, poeta!
Est nunc, Brisæi quem venosus liber Accî,
Sunt, quos Pacuviusque et verrucosa moretur
Antiopa, ærumnis cor luctificabile fulta.

C'est moi qui vous la dis : votre ode est détestable.
Vous l'avez composée à peine hors de table,
Chargé d'un ventre lourd arrondi de deux pieds;
Et ce n'est qu'en avant, César, que vous voyez.
Janus seul ne craint point qu'en arrière un profane
Lui fasse un bec de grue ou des oreilles d'âne.
Mais vous! souvent l'ingrat, comme un dogue essoufflé,
En vous tirant la langue, en fuyant a sifflé.

Le peuple dit de vous : « Ah! quel poëte insigne!
» Sans doute il ferme l'œil lorsque son vers s'aligne;
» Et sous son doigt sa muse avec soin l'a poli.
» Il censure l'État par le luxe amolli,
» Et des festins des rois il ennoblit la scène! »

C'est ainsi qu'on vous flatte; aussi l'enfant à peine
A composé des vers, qu'il chante les héros,
Lui, qui n'a pas encor peint nos simples pavots,
Ni des paisibles bois les modestes retraites,
Ni ce feu que Palès voit fumer à ses fêtes.

Ah! pourrait-il chanter le berceau de Rémus,
Ou célébrer ce champ que labourait Quintus,
Quand sa femme plaça sur le soc du grand homme
L'acte qui l'appelait à commander à Rome,
Et, l'ornant de la toge, envoya le licteur
Ramener au hameau les bœufs du dictateur!

Courage, enfant, courage! Accius est bachique!
On dit Pacuvius un poëte tragique :
Antiope en criant fait répandre des pleurs!

Hos pueris monitus patres infundere lippos
Cum videas, quærisne unde hæc sartago loquendi
Venerit in linguas? unde istud dedecus, in quo
Trossulus exultat tibi per subsellia lævis?
Nilne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere, quin tepidum hoc optes audire : decenter?

Fur es, ait Pedio. Pedius quid? Crimina rasis
Librat in antithetis : doctas posuisse figuras
Laudatur. Bellum hoc! hoc bellum? An, Romule, cæves?
Men' moveat quippe, et cantet si naufragus, assem
Protulerim? Cantas, cum fracta te in trabe pictum
Ex humero portes. Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.
Claudere sic versum didicit : « Berecynthius Attin, »
Et, « Qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin; »
Sic, « Costam longo subduximus Apennino. »

«Arma virum...» nonne hoc spumosum, et cortice pingui?
Ut ramale vetus, prægrandi subere coctum.

Quidnam igitur tenerum, et laxa cervice legendum?

« Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
» Et raptum vitulo caput ablatura superbo
» Bassaris, et Lyncem Mænas flexura corymbis
» Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo. »

Mais, puisque des vieillards sont leurs admirateurs,
Ne nous étonnons plus si la foule barbare
Applaudit à grands cris l'auteur le plus bizarre.
Et toi, vieux orateur, tu recherches encor
Sur le bord de ta tombe un éloge et de l'or!

Pedius, le larron, peint avec art son crime,
En rit avec esprit, se plaint d'un ton sublime.
Quel fripon éloquent! Applaudissez, Romains.
Vous venez sous le joug tendre humblement les mains,
Comme le chien flatteur entre mes pieds se couche.
Mais croit-on qu'en chantant un naufragé me touche?
En vain sur son épaule il porte son tableau,
Il est peint au milieu des débris d'un vaisseau;
Mais il chante, et mon cœur ne s'attendrit qu'aux larmes.

Te plains-tu que les vers aient acquis trop de charmes?
Oui, surtout lorsqu'on chante Atys Bérécynthien,
Ou la côte arrachée au mont Italien,
Ou le dauphin qui fend les flots bleus de Nérée!

La muse de Virgile est-elle plus parée?
« Je chante les combats et cet homme pieux... »
C'est simple et dur!
Sans doute, autant qu'un liége vieux!

On préfère émouvoir l'âme tendre et sensible!

Quoi! ne nous peint-on pas la Ménade terrible,
Qui tranche un front superbe en criant Évion?
Évion, à ce mot la tendre Écho répond.

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis? summa delumbe saliva
Hoc natat in labris, et in udo est Mænas et Attis :
Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.

Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide sîs, ne majorum tibi forte
Limina frigescant : sonat heic de nare canina
Littera.

Per me equidem sint omnia protinus alba :
Nil moror : Euge, omnes, omnes bene miræ eritis res.
Hoc juvat? Hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues : pueri, sacer est locus, extra
Mejite : discedo.

Secuit Lucilius urbem,
Te, Lupe; te Mutî; et genuinum fregit in illis :
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? Nusquam.
Hic tamen infodiam. Vidi, vidi ipse, libelle :
« Auriculas asini Mida rex habet. »

Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum tam nil, nulla tibi vendo
Iliade.

Ah! comme ils ont perdu le bon sens de nos pères!
Écoutez-les : les vers de leurs muses légères
Dans des flots de salive expirent sous les dents,
Ils fondent dans la bouche.
Ah! ces beaux jeunes gens
N'ont point rongé leurs doigts ni frappé leurs pupitres.

Et moi, censeur, frondeur! sont-ce là de beaux titres?
Va donc, Perse, trembler aux portes de nos grands,
Et grogner pour entrer comme les chiens errants.

Oui, je vais louer tout; poëte, plus d'injures :
Si tes sens délicats ne souffrent plus d'ordures,
Fais peindre deux serpents comme aux temples des dieux.
« Enfants, éloignez-vous : mes vers couleront mieux;
Mes vers seront sacrés. »
Mais que dis-je? Lucile
Sans crainte a dévoilé les mœurs de votre ville,
Il bravait les plus fiers de nos graves Romains.
Horace avec plus d'art censure les humains;
Comme il joue avec nous quand il veut nous instruire!
Comme il sait se moquer du peuple qu'il fait rire!

Et moi, seul, dans mon trou, je n'ose dire un mot!
Ah! je veux à ma muse aujourd'hui parler haut.
Muse, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Oui, je veux être libre, et quoiqu'on me condamne,
J'aime autant ce vers-là qu'Homère tout entier.

Audaci quicumque afflate Cratino;
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,
Aspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.

Inde vaporata lector mihi ferveat aure :
Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit
Sordidus, et lusco qui possit dicere : Lusce;
Sese aliquem credens, Italo quod honore supinus
Fregerit heminas Areti ædilis iniquas :
Nec qui abaco numeros et secto in pulvere metas
Scit risisse vafer; multum gaudere paratus,
Si cynico barbam petulans Nonaria vellat.
His mane edictum, post prandia Callirhoen do.

O vous, que Cratinus vint souvent égayer,
Vous, qui vantez les vers du vieux Aristophane,
Écoutez les récits de ma muse profane.

Loin de moi, sot railleur du cothurne des Grecs!
Et toi, borgne engraissé riant des borgnes secs!
Homme fier, loin aussi! Quel est ton titre? Édile;
Et tu romps les faux poids dans ta petite ville!...

Loin de moi, vil bouffon qui rirait du savant,
Si Laïs lui coupait la barbe en l'embrassant!
Fréquentez à loisir, sans craindre Aristophane,
Le juge le matin, le soir la courtisane.

JUGEMENT SUR LA PREMIÈRE SATIRE

La première satire de Perse établit le caractère de toutes. On peut les apprécier par un seul mot. C'est une suite d'épigrammes, et c'est Boileau qui nous l'a appris.

Qu'on lise sa traduction comme discours en prose et qu'on en resserre les phrases en retirant celles qui n'y sont que pour servir de liaisons, on sera étonné d'y trouver un livre complet d'épigrammes.

J'ajoute même qu'on remarquera, ce qui n'étonnera personne, que Boileau, dans sa traduction, a rendu souvent les épigrammes plus mordantes, plus acérées que Perse ne les a faites.

Mais dans cette satire déjà, Boileau a dignement jugé Perse. Il lui a adressé un magnifique éloge, l'éloge le plus simple et le plus complet qu'on puisse faire d'un satirique : « Voyez,» dit-il, « comme, en badinant, il pénètre jusqu'au fond du cœur ! »

PREMIÈRE SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Que les soins des mortels sont frivoles et vains!

J'écris, mais qui lira ce qui sort de mes mains?
Deux ou trois seulement, et peut-être personne.
Certes, j'en suis honteux, et ce malheur m'étonne.
Pourrais-je sans dépit me voir si mal traité,
Que l'on me préférât un poëte crotté?

Mais regardons cela comme une bagatelle.

Quoi! lorsque nous voyons le peuple sans cervelle
Condamner sottement quelque chose de bien,
Faut-il que notre goût s'accorde avec le sien?
Ne pesons pas l'honneur à sa fausse balance,
Et, satisfaits de nous, méprisons sa croyance.

Qui n'est injuste à Rome?

Ah! si j'osais parler!
Mais qui donc parviendrait à me faire trembler?
Comme d'un vieux tuteur mon humeur est sévère;
Ma tête se blanchit et ma vie est austère.
Parlons; non, taisons-nous. Mais pourquoi disputer?
Je n'en puis plus de vivre : il faut bien éclater.

Seul, dans son cabinet, chacun de nous compose,
Comme veut son caprice, en vers ou bien en prose,
Quelque ouvrage si grand qu'il lasse le poumon.

Quand au peuple on le lit, pour acquérir du nom,
Sur un siége élevé, l'auteur qui le récite
Fait briller en ses doigts quelque pierre d'élite.
Il vient poudré, frisé, vêtu superbement.
Il boit force sirop pour parler doucement,
Et comme une coureuse attentive à sa proie,
A faire les doux yeux tout son art il emploie.
Les gestes effrontés des plus grands sénateurs
Contre la bienséance approuvent ces acteurs,
Tandis que de leurs vers la noblesse impudique
Jusques au fond des reins les échauffe et les pique!

Toi, que la place vide avertit qu'il est tard,
Et que tu dois bientôt songer à ton départ,
Par tes sales écrits tu crois faire merveilles,
De perdus comme toi chatouillant les oreilles.
Ne cherchant que l'éclat, tu tiens que le savoir
Est sans aucun profit, si l'on ne le fait voir :
Il s'enfle dans ton sein, puis sort de tes entrailles,
Comme cet arbrisseau qui perce les murailles.
Regarde ta vieillesse, et tu seras surpris
De voir tant de démence avec des cheveux gris.

Quoi! comptes-tu pour rien la solide science,
Si de ce que tu sais on n'a la connaissance?

Mais il est beau, dit-tu, d'ouïr de çà, de là,
Qu'en te montrant au doigt on dise : Le voilà!
Et tu crois que l'honneur, qui tout autre surpasse,
Est cil qu'aux jeunes gens on dicte dans la classe.

A table, d'autre part, on peut voir nos Romains
Soûls jusques à crever, parler des écrivains,
Demander ceux qu'on tient les plus grands personnages,
Et quel est le sujet de leurs plus beaux ouvrages...

Et si quelqu'un d'entre eux, paré comme les rois,
Bégayant à dessein pour mignarder sa voix,
De Philis, d'Hypsypile et d'autres misérables
Récite en soupirant les regrets pitoyables,
Chacun s'écrie et loue un ouvrage si beau,
Et dit qu'à son auteur léger est le tombeau,
Que ses os sont heureux, que ses cendres sacrées
Produiront tous les jours mille fleurs diaprées.

Que si quelqu'un me dit : Tu ris contre raison,
Car tout le monde veut acquérir du renom,
Surtout celui qui fait des vers dignes de vivre
Et dont les épiciers n'achètent point la livre :
O toi, qui que tu sois, qui me parles ainsi,
J'avoue ingénument, lorsque j'ai réussi,
Ce qui n'est pas commun parmi les gens d'étude,
Que je n'ai pas le cœur si barbare et si rude,
Que l'estime pour moi n'ait de forts grands appâts.

Mais, à dire le vrai, je ne t'accorde pas
Que la vertu pour but ait les cris de louange :
Regardes-y de près, tu trouveras étrange
Qu'une chose qui n'a que de la vanité
Comme un solide bien t'ait longtemps arrêté.

Mes vers, malgré la mode, ont banni toute enflure :
Ils ne traitent jamais d'une matière impure,
Et l'on n'y trouve point ce qu'à leur aise assis
Écrivent nos seigneurs entre des mets exquis.

Ils tiennent une table et grande et délicate ;
Ils donnent des habits à celui qui les flatte,
Puis disent hardiment : « J'aime la vérité,
» Parlez-moi de mes vers avec sincérité. »

Ils ne la diront pas, mais quant à moi, je pense
Que l'on doit mesurer leur esprit à leur panse.
Je ne vois que Janus qui puisse être en repos,
Aussi bien qu'au visage ayant des yeux au dos.
A lui tirer la langue ainsi nul ne se joue,
Et l'on ne lui fait point les cornes ni la moue.

Mais vous, de qui le dos est dans l'aveuglement,
Gardez-le avecque soin; cent railleurs, autrement,
Quand on ne les voit point, se moquent par derrière.

Si vous leur demandez cependant la manière
Dont le monde partout parle et juge de vous,
Ils vous jurent qu'on dit que vos vers sont plus doux
Qu'un marbre marqueté de qui la polissure
Ne permet pas au doigt d'y trouver de jointure;
Qu'on croit assurément qu'ils sont faits au cordeau,
Tant ils sont ajustés, et tant leur ordre est beau;
Et qu'au peuple ou qu'aux rois vous donniez votre peine,
Jamais rien que de grand ne sort de votre veine.

Je vois d'autre côté paraître sur les rangs
Avecque des desseins héroïques et grands
Des gens faibles de reins, qui, montrant leur faiblesse,
N'ont fait que badiner, comme l'on fait en Grèce;
Qui, manquant de poumon, n'ont qu'un filet de voix;
Qui n'ont pas seulement l'art de décrire un bois,
Ni de représenter un commode village;
Qui, comblés de tous biens, à Palès font hommage,
Où demeuraient Rémus, et le grand Cincinnat,
Lorsque, suivant ses bœufs, pour aller au sénat,
Sa femme l'habilla de l'auguste parure,
Dont le pompeux éclat marque la dictature,
Et qu'un garde emporta jusque dans sa maison
Le soc qu'il réservait pour une autre saison.

O poëtes grossiers, prenez pourtant courage!
D'Accis on lit encor le raboteux ouvrage,
Pacuve parmi nous, trouve des sectateurs,
Et sa rude Antiope a des approbateurs.

Qu'on ne s'étonne pas des bizarres mélanges
Qui gâtent les discours par tant de mots étranges,
Puisqu'aux tendres enfants les vieillards chassieux
Font lire ces auteurs si moisis et si vieux.

De là vient que l'on voit tous les jours au théâtre
De vers impertinents la jeunesse idolâtre;
Jusque dans le barreau cette folie a cours,
Même les criminels y fardent leurs discours :
Les vieillards sans rougir se sauvent dans le crime,
Si d'orateurs polis ils acquièrent l'estime.
Si l'on dit que Pédie a mille maux commis,
L'antithèse s'oppose à tous ses ennemis,
De mots aigus les pique et bénit les injures
Qui lui font employer tant de belles figures.
Approuvez-vous cela, race des vieux Romains?
Quoi! vous le trouvez beau! Quoi! vous battez des mains!
Si quelque marinier, échappé du naufrage,
Représente en chantant sa perte et son dommage,
Ce n'est pas le moyen de se faire assister,
Car pour avoir l'aumône il ne faut pas chanter.
Qui veut que de pitié mon âme soit atteinte,
Ne mêlera ni fleurs ni pointes à sa plainte.

Vous pensez que l'éclat des ornements divers
Donne plus de cadence et plus de grâce au vers.
Par exemple, *un dauphin de sa rame azurée*
Fend le dos ondoyant du floflottant Nérée;
Et du fier Annibal le glorieux chemin
Brise les rocs chenus du neigeux Apennin.

Virgile est modéré ; mais bien souvent sa plume
S'enfle comme du liége et produit de l'écume.

Quels vers trouvez-vous donc exempts de ce défaut?
Sans doute les voici, faits comme il vous les faut :

« Ils faisaient éclater, par leurs haleines fortes,
» Le résonnant airain de leurs trompes retortes,
» Quand Agavé, suivant ses transports inhumains,
» D'un homicide atroce ensanglanta ses mains.

» La Ménade enrouée et l'âpre Bassaride,
» Dont les tigres domptés reconnaissent la bride,
» De leurs cris forcenés font retentir les monts,
» Et l'écho de Bacchus redit les sacrés sons. »

Le sang de nos aïeux courût-il dans nos veines,
Nous ferions banqueroute à des choses si vaines :
Ces discours affectés, sans force et sans vigueur,
N'ont qu'un son languissant qui ne va point au cœur.
On voit que leur auteur les fait sans qu'il y songe,
Sans qu'il frappe la table et que ses doigts il ronge.

Mais quel besoin de dire aux gens leurs vérités,
Pour rendre contre moi tous les grands irrités ?
Ils me feront défendre et leur table et leur porte,
Si, comme un chien hargneux, je jappe de la sorte.

Eh bien, j'approuve tout, je ne dirai plus mot.
Changez le noir en blanc, en habile homme un sot,
D'actions de néant faites-en des merveilles,
Cela vous réjouit et plaît à vos oreilles ;
Ceux qui font autrement ne sont pas bien venus.

Mais afin d'empêcher qu'ils n'y retournent plus,
Marquez-vous comme un mur qu'un écriteau tapisse,
Quand ce signe sacré défend qu'on le salisse.

Les gens que Rome même a le plus révérés
Par le mordant Lucile ont été déchirés ;
Il laissa bien souvent ses dents dans la morsure.

Horace le matois ne fait point de blessure,
Mais il raille de tout avecque ses amis ;
Le peuple tout entier passa par son tamis.

Et moi, je n'oserais dire mot de personne ?

Il faut, quoi qu'il en soit, que je me déboutonne.
J'aime mieux, comme fit le valet de Midas,
Enterrer le secret que ne le dire pas.

Les courtisans, le peuple et les gens à soutane,
Tout le monde, en un mot, a des oreilles d'âne !

Tu railles froidement, me diront mes lecteurs ;
Je vaux mieux cependant que tous leurs grands auteurs ;

Je ne veux point aussi faire voir ma satire
Qu'à ceux qui savent l'art de scander et de rire,
Et qui passent les nuits du soir jusqu'au matin
Avec Aristophane, Eupolide et Cratin.

Ceux qui trouvent du goût en ces auteurs comiques,
En trouveront sans doute en mes vers satiriques.

Je ne veux pas non plus de ces hommes brutaux,
Qui, bossus ou boiteux, reprochent les défauts,
Qui, présumant beaucoup, s'estiment fort habiles
Pour avoir corrigé dans leurs petites villes
L'abus qu'on commettait en mesurant le vin,
Qui méprisent des Grecs le savoir tout divin,
Les nombres de l'algèbre et la mathématique,
Et trouvent fort plaisant qu'une femme publique
A quelque homme d'honneur se joue insolemment.

Mes vers ne feront pas leur divertissement.
Qu'ils donnent au barreau toute la matinée,
Et chez la femme en paix passent l'après-dînée.

SECONDE SATIRE

SATIRA SECUNDA

MACRINO

VOTA

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos.
Funde merum genio : non tu prece poscis emaci
Quæ nisi seductis nequeas committere divis.
At bona pars procerum tacitâ libabit acerrâ,
Haud cuivis promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.

SATIRE SECONDE

A MACRIN

LES VŒUX

Marque d'un crayon blanc, parmi tes heureux jours,
Celui qui de tes ans, Macrin, date le cours;
Verse le vin sacré, mais dis haut ta prière :
Laisse nos grands offrir leurs vœux avec mystère;
Hélas! il en est peu qui soient francs et pieux :
Toi, tu ne caches pas ce que tu dis aux dieux!

Mens bona, fama, fides, hæc clarè, et ut audiat hospes.
Illa sibi introrsùm, et sub lingua immurmurat : ô si
Ebullit patrui præclarum funus! Et, ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule! Pupillumve utinam, quem proximus heres
Impello, expungam! Namque est scabiosus, et acri
Bile tumet. Nerio jam tertia conditur uxor.

Hæc sanctè ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
Mane caput bis, terque, et noctem flumine purgas.
Heus age, responde, minimum est quod scire laboro.
De Jove quid sentis? est ne ut præponere cures
Hunc? cuiquam? cuinam? Vis Staio? an scilicet hæres.
Quis potior judex, pueris ve quis aptior orbis?
Hoc igitur, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio. Proh Jupiter, ô bone, clamet,
Jupiter! at sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas, quia, cum tonat, ocyus ilex
Sulfure discutitur sacro, quam tuque, domusque?
An, quia, non fibris ovium, Ergennaque jubente,
Triste jaces lucis, evitandumque bidental,
Idcircò stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? aut quidnam est, quâ tu mercede deorum
Emeris auriculas? pulmone et lactibus unctis?

Ecce avia, aut metuens Divum matertera, cunis
Exemit puerum, frontemque, atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita.

Chacun demande honneur, raison, sagesse, estime;
Voilà comme en public dans le temple on s'exprime;
Mais à part, à voix basse, entre les dents on dit :
« Dieux! si j'avais tout l'or que mon oncle enfouit!
» Je lui ferais bien vite un convoi magnifique.
» Mais il est très-malade, enflé, paralytique;
» O dieux! ayez pitié, nous souffrons trop longtemps!
» Nérius homme heureux : trois femmes en trois ans! »

Ah! je voudrais savoir si tu te trouves libre?
Crois-tu qu'en te plongeant chaque jour dans le Tibre,
Tu blanchis le matin les vœux faits dans la nuit?
Quel dieu penses-tu donc avoir déjà séduit?
Et ton dieu, vaut-il mieux que Staïus fratricide?
Daigne-t-il protéger un orphelin timide?
Staïus priait les dieux en égorgeant sa sœur!
Staïus, tu ne crains point un Jupiter vengeur :
Quand sa foudre des monts n'a frappé que la cime,
Tu penses qu'il absout ta maison et ton crime!
Attends-tu qu'on te place au sein du bois sacré
Où le prêtre à l'autel aux manes consacré
Présente aux dieux des morts de saintes hécatombes,
Et défend aux mortels de marcher sur les tombes?
Sera-t-il temps alors de respecter les dieux?
Peut-on leur arracher la barbe et rire d'eux,
Pourvu qu'ils soient nourris d'intestins et de foie?

Mais ce sont d'autres vœux qu'une grand'mère envoie
Vers les dieux protecteurs de ses jeunes enfants ;
L'un d'eux fut menacé par des yeux malfaisants :
Elle prend dans ses bras cet enfant qu'elle embrasse,
Et du doigt du milieu sur son front elle trace
Un signe de salive, augure de bonheur.

Tunc manibus quatit, et spem macram supplice voto
Nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in ædes.
Hunc optent generum rex, et regina! puellæ
Hunc rapiant. Quidquid calcaverit hic, rosa fiat!

Ast ego nutrici non mando vota; negato,
Jupiter, hæc illi, quamvis te albata rogarit.
Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ.
Esto, age : sed grandes patinæ, tucetaque crassa
Annuere his superos vetuere, Jovemque morantur.
Rem struere exoptas, cæso bove; Mercuriumque
Arcessis fibra. Da fortunare penates,
Da pecus, et gregibus fœtum. Quo, pessime, pacto,
Tot tibi cum in flammis junicum omenta liquescant?
Et tamen hic extis, et opimo vincere farto
Intendit. Jam crescit ager, jam crescit ovile,
Jam dabitur, jam, jam; donec deceptus et exspes,
Nequicquam fundo suspiret nummus in imo.

Si tibi crateras argenti, incusaque pingui
Auro dona feram, sudes, et pectore lævo
Excutias guttas, lætaris prætrepidum cor.
Hinc illud subiit, auro sacras quod ovato
Perducis facies : nam fratres inter aënos
Somnia pituita qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba.

Aurum, vasa Numæ, Saturniaque impulit æra,
Vestalesque urnas, et Tuscum fictile mutat.
O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes!
Quid juvat hoc, templis nostros immittere mores,
Et bona diis ex hac scelerata ducere pulpa?

Oui, déjà du destin recueillant la faveur,
Il va, comme Crassus, enrichir sa famille;
Un roi le choisira pour l'époux de sa fille;
Les belles en secret ne se défendront pas;
Et les roses naîtront en foule sous ses pas.

Toi, tu veux que ton corps, quoique énervé sans cesse,
Te demeure fidèle au sein de la vieillesse!
Et tes mets nourrissants, tu les portes aux dieux!
Tu veux devenir riche en immolant tes bœufs!
A force de présents tu crois fléchir Mercure!
« Féconde mes brebis, engraisse leur pâture, »
Lui dis-tu, quand déjà décimant tes troupeaux,
Tu vas fondre aux autels la graisse des agneaux.
Tu t'aveugles pourtant lorsque ta voix implore :
Mon troupeau croît, dis-tu, mon bien s'améliore,
Déjà je m'enrichis, déjà..... lorsque déjà
Ton dernier sou tremblant de ta bourse s'en va.

Viens, homme avide, prends l'offrande qu'on t'envoie :
Tes yeux pleurent soudain d'avarice et de joie;
Ton cœur ému bondit devant un vase d'or,
Et tu juges les dieux, plus avares encor!
Partout en leur honneur éclate ta richesse;
Tes dons à leurs autels se succèdent sans cesse;
Et Morphée offre-t-il quelques songes heureux,
Tu couvres d'or sa barbe.

Ah! sous un roi pieux,
La simple urne d'argile était l'urne sacrée;
Le cuivre ornait l'autel de Saturne et de Rhée :
Le dieu des Toscans même aujourd'hui boit dans l'or!
Homme indigne du ciel, courbe-toi donc encor!
Place au temple des dieux semblables à toi-même;
Au gré de ton esprit juge leur loi suprême.

Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo,
Et Calabrum coxit vitiato murice vellus;
Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas
Ferventis massæ, crudo de pulvere, jussit.
Peccat et hæc, peccat; vitio tamen utitur. At vos,
Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?
Nempè hoc, quod veneri donatæ a virgine pupæ.

Quin damus id superis, de magna quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago,
Compositum jus, fasque animi, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
Hæc cedo ut admoveam templis, et farre litabo.

JUGEMENT SUR LA SECONDE SATIRE

Boileau a été sur cette satire très-minutieusement commentateur. Il a expliqué chaque mot. Il a mis sur un poëme aussi court 104 notes dont plusieurs sont assez détaillées.

Il a surtout bien compris *Messalæ lippa propago* comme race indigne de Messala, s'appliquant à Messaline et à Néron comme fils adoptif de Claude, qui avait épousé Messaline, et non pas, comme disent Sélis et d'autres, s'appliquant à un fils chassieux de Messala, qui était un fameux gourmand, inventeur d'un ragoût de pattes d'oie et de crêtes de coq.

Quand l'olive en parfum se dissout dans les feux,
Quand la pourpre embellit la laine sous tes yeux,
Quand tu saisis la perle en sa conque légère,
Quand tu fonds le métal recueilli sous la terre,
Tu jouis d'eux, au moins; mais, prêtre, à ton avis,
Les dieux servis dans l'or en sont-ils mieux nourris?
Et que sert à Vénus qu'une fille à Cythère
Lui porte sa poupée à l'insu de sa mère?

Plaçons sur les autels des vœux plus précieux :
Ceux qu'un vil Messala ne peut offrir aux dieux.
Un cœur ami de l'ordre, une âme franche et pure,
Où le vice jamais n'ait souillé la nature :
Nous ne consacrerons que de simples gâteaux,
Et les dieux indulgents béniront nos travaux.

Boileau a pris un grand soin des dernières paroles de cette satire. Il a rendu avec une énergique simplicité la conclusion éloquente de Perse : « Que ne donnons-nous à ces dieux, » dit-il, « quelque chose que les Messala ne puissent pas leur présenter? Que ne leur offrons-nous un cœur droit, sincère, généreux et pénétré des plus vifs sentiments de la justice et de l'honnêteté? »

Boileau répète deux fois : « Je ne veux que cela, et je suis sûr d'obtenir d'eux tout ce qui me plaira, quand je ne leur sacrifierais que du sel et de la farine mêlés ensemble. »

SECONDE SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Marque de blanc ce jour ; (c'est sa vive clarté
Que tu vis la première à ta nativité :)
Afin que la tristesse en soit toujours bannie,
Offre, si tu m'en crois, du vin à ton génie ;
Il te fera jouir d'un grand nombre de jours,
Et je ne doute pas du bonheur de leur cours;
Car tu ne voudrais pas acheter la fortune
Par ces vœux dont l'audace est aujourd'hui commune,
Et que l'on n'oserait faire savoir aux Dieux,
S'ils n'étaient corrompus par des dons précieux.
La plupart de nos grands, honteux de leurs demandes
Parlent à basse note en faisant leurs offrandes,
On prie à la sourdine et difficilement;
Les temples verront-ils en user autrement?

Si d'impétrer du Ciel quelque homme se propose
Le sens, la foi, l'honneur, sa bouche n'est point close,
Sa prière est publique, il cherche des témoins :
Mais tout bas il marmotte, et se cache en des coins,
Pour souhaiter la mort d'un oncle vieux et riche,
Ou que ses laboureurs, quand ses champs on défriche,
Par la faveur du Dieu qui préside aux trésors,
En trouvent sous le soc et les poussent dehors.

Pour me faire hériter, dit-il, de mon pupille,
Que la gale dévore et qui crève de bile,
Dieux, ne permettez pas qu'il vive plus longtemps;
Et pour rendre bientôt tous mes désirs contents,
Faites-moi souvent veuf, aussi bien que Nérie,
Qui, la troisième fois, aujourd'hui se marie.

Toi, pour être en état et purger le péché
Dont ce coupable vœu t'a peut-être taché,
Saintement le matin avant d'être en prière,
Tu plonges par trois fois ta tête en la rivière.
Ridicule dévot, parle-moi franchement :
Que penses-tu des Dieux? dis-moi ton sentiment.

Quoi! tu demeures court? Au moins tu les estimes
Plus que quelque assassin noirci de mille crimes,
Qu'un perfide tuteur, qu'un corrupteur de lois :
Mais dis à ces méchants ce qu'aux Dieux tu disois,
Ils seront étonnés de ton audace extrême;
Penses-tu que les Dieux ne le soient pas de même?

Non, non, le juste Ciel ne t'a point pardonné,
Encor que sans te perdre il ait cent fois tonné.
Si toi, ni ta maison n'êtes point mis en poudre,
Sur d'insensibles troncs voyant tomber la foudre,
Ne t'imagine pas que Jupiter enfin
Te laisse le braver sans montrer son chagrin.
Des intestins brûlés, de la graisse puante
Rendraient-ils des grands Dieux l'humeur si patiente?

Voici d'autre côté des vœux d'autre façon :
La nourrice au berceau prenant son nourrisson,
Une vieille grand'mère, une tante bigote
Chantent autour de lui quelque bizarre note ;
Et d'un crachat bénit mouillent son tendre front
Pour le sauver des maux que les sorcières font.
Puis le faisant sauter, elles disent : De grâce,
Dieu ! donnez-lui le bien de Licine et de Crasse,
Faites qu'il soit des rois pour gendre souhaité,
Que rien sous le soleil n'égale sa beauté,
Que pour le trop aimer les dames le ravissent,
Et partout sous ses pas que les roses fleurissent !

Celles qui font ces vœux n'ont lumière ni sens ;
Ne les écoutez point, rejetez leur encens,
Bien que chacune ait pris, pour vous rendre propices,
Les habits destinés aux jours des sacrifices.

D'autres n'ont pour désir que la santé du corps,
Que d'être en leur vieillesse et vigoureux et forts.
Mais, ô grand Jupiter ! les bisques et les sauces
Empêchent, malgré toi, que tu ne les exauces.
Tel qui veut s'enrichir, fait tomber ses troupeaux
Aux pieds des saints autels sous les sacrés couteaux,
Et puis dit : « O Mercure, ô Dieu ! je te supplie,
Fais que, par ta faveur, mon bétail multiplie !
Comment pourrait-il voir arriver son souhait,
Puisqu'il défait soudain tout ce que le Dieu fait ?

Il espère pourtant qu'il aura récompense
De la graisse et du sang qu'il offre en abondance.
Il croit qu'en peu de temps son champ s'agrandira
Et que de ses brebis le parc se peuplera;
Jusqu'à ce que son coffre étant sans une maille,
Il reconnaît trop tard qu'il n'a fait rien qui vaille.

Si je t'avais donné de ces vases exquis
Dont l'or nous éblouit et dont l'art est sans prix,
Le cœur te battrait d'aise et la sueur, sans doute,
De ton sein pantelant coulerait goutte à goutte.

De là vient que par toi jugeant les immortels,
Tu transformes en or le cuivre des autels,
Et fais la barbe d'or à ceux d'entre ces frères
Qui sont plus complaisants et font mieux tes affaires.

Hors les temples des Dieux, ce métal souverain
Bannit les pots de terre et les vases d'airain
Dont, ainsi que Numa, se servaient les pucelles
Commises à garder les flammes éternelles.

O mortels, dont l'esprit et bas et vicieux
Doit son être à la terre et ne tient rien des cieux,
Vous imaginez-vous que ceux qu'on sert aux temples
Avares et vilains suivent vos beaux exemples,
Et qu'ils trouvent du bien et cherchent des plaisirs
Aux infâmes objets de vos sales désirs?

Pour frotter votre peau, vous faites un mélange
Du beurre, de la cire et de la fleur d'orange ;
Pour teindre les beaux draps qui vous couvrent le dos
Vous saignez les poissons que Tyr pêche en ses flots ;
Pour parer de colliers vos femmes et vos filles,
Jusques en Orient vous cherchez des coquilles,
Et pour user de l'or, le tirant du fourneau,
Vous lui faites subir mille coups de marteau.
Certes, vous avez tort; pourtant je vous pardonne,
Car le mal en cela quelque plaisir vous donne.

Mais des prêtres sacrés je voudrais bien savoir
Quel besoin de nos biens les Dieux peuvent avoir.
Ils leur servent autant qu'à Vénus les poupées
Que lui vont consacrer les jeunes fiancées.

Qui voudra plaire aux Dieux, qu'il fasse ses efforts
Pour donner ce qu'un roi n'a pas dans ses trésors:
C'est un cœur où l'honneur règne avec la justice,
Et de qui les replis ne cachent point le vice.
Portez ce don au temple, et vos vœux innocents
Auront pour leur escorte assez d'un grain d'encens.

TROISIÈME SATIRE

SATIRA TERTIA

SENECA

—

IGNAVUS

Nempè hæc assiduè? Jam clarum mane fenestras
Intrat, et angustas extendit lumine rimas.
Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
Sufficiat, quintâ dum linea tangitur umbrâ.
En quid agis?

Siccas insana canicula messes
Jamdudum coquit : et patulâ pecus omne sub ulmo est,
Unus ait comitum.

Verum-ne? Ita-ne? ocyus adsit
Huc aliquis : Nemon' ? turgescit vitrea bilis :
Findit, ut Arcadiæ pecuaria rudere credas.

SATIRE TROISIÈME

A SÉNÈQUE

—

LE PARESSEUX

« Eh quoi! si tard au lit? le soleil de retour
» A travers tes volets étend les feux du jour;
» L'ombre marque midi; toi, tu dors, misérable!
» On cuverait à moins le Falerne indomptable. »
Ainsi s'exprime un maître.

« O ciel! midi déjà! »
Dit l'élève; « j'appelle; on ne vient point; holà!
» Holà donc! »

Vous ririez de sa feinte furie :
Comme il s'agite, frappe, et peste, et jure, et crie!
Je crois qu'en Arcadie on ferait moins de bruit.

Jam liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo,
Tum queritur, crassus calamo quod pendeat humor :
Nigra quod infusâ vanescat sepia lympha;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.
O miser! inque dies ultrà miser! huccine rerum
Venimus? at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, et iratus mammæ lallare recusas?

An tali studeam calamo?
Cui verba? quid istas
Succinis ambages? tibi luditur : effluis amens.
Contemnêre; sonat vitium percussa, malignè
Respondet viridi non cocta fidelia limo.
Udum et molle lutum es; nunc, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rotâ.

Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum.
Quid metuas? Cultrisque foci secura patella est.
Hoc satis? An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis
Censoremve tuum vel quod trabeate salutas?
Ad populum phaleras.

Ego te intùs et in cute novi.
Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue : caret culpa; nescit quid perdat et alto
Demersus, summâ rursùs non bullit in undâ.

Enfin son parchemin de deux couleurs enduit,
Son livre, son papier, sa plume, tout s'apprête.
Mais l'encre trop épaisse au bord du bec s'arrête,
Ou, trop claire, en coulant marque à peine les traits :
Prépare-toi, jeune homme, à de cruels regrets.
On t'apprête avec soin la becquée aussi mince
Qu'à la jeune colombe, ou qu'à l'enfant d'un prince.
Tu t'irrites pourtant comme mon fils encor
Bat le sein dont il boit, crie au son qui l'endort.

« Ta plume est mal taillée? » Ah! pourquoi tant de ruses?
Par tous ces vains détours toi-même tu t'abuses ;
Enfant, tu vieilliras dans un honteux repos :
Le vase mal coulé rend un son rauque et faux.
Tu devrais être encor comme l'argile tendre,
Que l'habile ouvrier sait assouplir, étendre,
Fait fléchir sous la roue et parvient à polir.

Mais n'as-tu pas des biens un jour à recueillir?
Quand des plus purs cristaux ta table est embellie,
Et de vin savoureux quand ta coupe est remplie,
Voudrais-tu travailler, toi, Toscan orgueilleux,
Millième descendant des plus nobles aïeux?
Toi qu'un censeur salue en se nommant ton frère!
Eh bien! n'es-tu pas libre? au peuple la lisière!

Mais je te vois à fond; toi, regarde Natta :
Sous sa robe qui traîne il s'abrutit déjà.
Il ne sent plus sa fange et se plaît dans le vice,
Comme l'homme qui tombe au fond du précipice,
Ne voit plus le flot pur qui blanchit sur le bord.

Magne pater divûm, sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno :
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit, imus,
Imus præcipites, quam si sibi dicat; et intùs
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

Sæpè oculos, memini, tangebam parvus olivo,
Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere, ab insano multùm laudanda magistro,
Quæ pater adductis sudans audiret amicis.
Jure : etenim id summum, quid dexter senio ferret,
Scire erat in voto; damnosa canicula quantum
Raderet : angustæ collo non fallier orcæ :
Neu quis callidior buxum torquere flagello.

Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,
Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta polentâ;
Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem.
Stertis adhuc? Laxumque caput, compage solutâ
Oscitat hesternum, dissutis undique malis?

Puissant maître des dieux, n'as-tu pas le remord
Pour punir du tyran l'âme impure et cruelle?
Fais-lui voir la vertu, qu'il l'admire et l'appelle;
Qu'elle fuie et qu'il meure en l'appelant en vain!
Les captifs enfermés dans le taureau d'airain,
Un grand qui, revêtu de la pourpre éclatante,
Voit sur son front l'épée au lambris d'or pendante,
Peut-être tremblent moins qu'un vieillard criminel,
Lorsqu'il se dit : « *Je cours vers le juge éternel.* »
Il veille et près de lui sa femme en paix sommeille!

Jadis frottant mes yeux ou d'olive ou d'oseille,
Je me disais malade et laissais là Caton;
Le maître eût mis pourtant la palme sur mon front;
Mon père eût tressailli d'orgueil et d'espérance.
Mais alors les jeux seuls occupaient mon enfance;
Je lançais avec art le six en triple coup,
Ou la légère noix vers le vase au long cou,
Ou le sabot ronflant sous le fouet qui le presse.

Toi, qui dans le portique étudiant sans cesse,
Contemplais sur les murs les triomphes des Grecs,
Qui, la tête rasée et nourri de fruits secs,
Veillais même souvent sur le livre d'un sage,
Et, d'une lettre grecque expliquant le jambage,
Indiquais aux mortels le chemin des vertus,
Toi, tu dors à midi! je vois tes yeux battus,
Tes nerfs ne portent plus ta tête qui sommeille;
Tu trahis en bâillant tes excès de la veille.

Est aliquid quò tendis, et in quod dirigis arcum?
An passim sequeris corvos, testaque, lutoque,
Securus quò pes ferat, atque ex tempore vivis?
Helleborum frustrà cum jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas : venienti occurrite morbo.
Et quid opus Cratero magnos promittere montes?

Discite, ô miseri, et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur : ordo
Quis datus; aut metæ quam mollis flexus, et undè;
Quis modus argento, quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet : patriæ, carisque propinquis
Quantùm elargiri deceat; quem te deus esse
Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re.
Disce; nec invideas, quod multa fidelia putet
In locuplete penu, defensis pinguibus Umbris.
Et piper, et pernæ, Marsi monumenta clientis;
Mænaque quòd primâ nondum defecerit orcâ.

Hic aliquis de gente hircosâ centurionum
Dicat : quod sapio satis est mihi; non ego curo
Esse quod Arcesilas ærumnosique Solones,
Obstipo capite, et figentes lumine terram,
Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia : gigni
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Hoc est, quod palles? Cur quis non prandeat, hoc est?

Tu n'as donc point de but? Semblable à ces enfants
Poursuivant de leurs traits les vieux corbeaux errants,
Tu ne sais vers quels lieux tu diriges ta course.
Guéris vite le mal qui n'est pas sans ressource;
L'homme, le corps enflé, boit l'ellébore en vain;
C'est en vain qu'il promet son or au médecin.

Apprends à vivre, enfant; hâte-toi de connaître
Les immuables lois du sort qui nous fait naître;
Sache, évitant la borne au milieu de ton cours,
Parcourir doucement le cercle de tes jours;
Prends soin, pour peu qu'ici la fortune te rie,
D'enrichir ta famille en servant ta patrie.
Remplis tous les devoirs que t'imposent les dieux,
Et tu n'envieras point l'avocat fastueux
Qui reçoit les turbots des mers de l'Étrurie
Et les fruits savoureux de la fertile Ombrie,
Présents que les clients renouvellent toujours.

Du vil centurion entends-tu les discours?
« Je sais vivre, » dit-il, « j'ai ma philosophie.
» Vois les nouveaux Solons de notre académie,
» Savants tristes et lourds, lentement se traînant,
» Les yeux levés au ciel et le col en avant,
» Tressaillant, agités jusque dans leur silence,
» Et pesant gravement une sotte sentence :
» (Rien n'est créé de rien, rien ne retourne à rien.)
» Dois-je, pâle comme eux, jeûner pour vivre bien? »

His populus ridet : multùmque torosa juventus
Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.

Inspice ; nescio quid trepidat mihi pectus, et ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus : inspice, sodes ;
Qui dicit medico, jussus requiescere, postquam
Tertia compositas vidit nox currere venas,
De majore domo, modicè sitiente lagena
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.

Heus, bone, tu palles ! Nihil est. Videas tamen istud,
Quidquid id est : surgit tacitè tibi lutea pellis.
At tu deteriùs palles : ne sis mihi tutor ;
Jampridem hunc sepeli : tu restas. Perge : tacebo.

Turgidus hic epulis, atque albo ventre lavatur,
Gutture sulfureas lente exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidumque triental
Excutit è manibus : dentes crepuêre retecti ;
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.

Hinc tuba, candelæ : tandemque lutatus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit. At illum
Hesterni, capite induto, subiêre Quirites.

C'est alors qu'applaudit la robuste jeunesse.

De même ce malade a dit dans sa faiblesse :
« J'ai peine à respirer ; je me sens dépérir ;
» Docteur, mon cœur se glace et je crains de mourir. »

Mais dort-il une nuit? son artère est plus lente,
Il achève un flacon de vieux vin de Surrente ;
Et si quelqu'un lui dit qu'il enfle, il rit encor,
Il compte voir un jour enterrer ce Mentor.

Cependant, tout gonflé des pâtes nourrissantes,
Il se baigne, et couvert d'essences impuissantes,
L'imprudent ! il exhale un souffle empoisonné.
Il a rougi soudain et soudain frissonné ;
La fièvre a renversé dans sa main affaiblie
Les brûlantes liqueurs dont sa coupe est remplie,
Lui-même a repoussé loin de ses doigts tremblants
Les mets les plus exquis et les gras ortolans.

Enfin l'airain résonne et les flambeaux s'allument,
Et notre Lucullus, que ses valets parfument,
Étend ses pieds glacés sous un superbe dais.
Déjà les citoyens qu'en mourant il a faits,
Fiers de couvrir leurs fronts quand leur maître succombe,
Vont pleurer en cortége une fois sur sa tombe.

Tange, miser, venas, et pone in pectore dextram;
Nil calet hic? Summosque pedes attinge, manusque;
Non frigent.

Visa est si fortè pecunia, sive
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit? Positum est algente catino
Durum olus, et populi cribro decussa farina.
Tentemus fauces : tenero latet ulcus in ore
Putre, quod haud deceat plebeiâ radere betâ.
Alges, cùm excussit membris timor albus aristas;
Nunc face supposita fervescit sanguis, et irâ
Scintillant oculi : dicisque, facisque, quod ipse
Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes.

O toi, ton teint, jeune homme, est dans tout son éclat.
Comme ton pouls se règle et comme ton cœur bat!
Oui, mais si tout à coup l'or emplit ta cassette,
Ou si la jeune enfant, qui semble un peu coquette,
Va sourire à tes yeux attachés sur les siens,
Sens-tu ton pouls, ton cœur, calmes comme les miens?
Tu te troubles souvent et ton âme est active;
Et sous la foudre aussi n'est-elle pas craintive?
Tu pâlis; tes cheveux se dressent sur ton front.
Puis, qu'entends-je? on t'insulte : irrité de l'affront,
Tu rougis, ton sang brûle et tes yeux étincellent.
Es-tu sain? Crois-tu l'être? et si les dieux t'appellent,
Es-tu prêt? Qu'as-tu dit? Qu'as-tu fait aujourd'hui?
Oreste te croirait insensé comme lui.

JUGEMENT SUR LA TROISIÈME SATIRE

Boileau a dit : « Juvenum desidiam hæc satira insectatur, qui tempus quod datum est ad virtutes et litteras capèssendas, epulis et somno perdunt. » Il ajoute : «Le commencement est dramatique. Perse parle comme s'il y avait des personnages interlocuteurs. Il remarque ensuite que le jeune homme mis en scène n'est plus un enfant et doit connaître le bien et le mal :

«Tu autem puer non es : vel ætate, vel doctrina experientiam habes discernere capacem pravos mores a rectis. » Il reconnaît en même temps que ce jeune homme est l'empereur lui-même, et que Perse veut empêcher surtout qu'on le croie heureux. Tous deux citent l'anecdote de Damoclès. Boileau dit : «Damoclès, adulateur de Denys le Tyran, exaltait fort le bonheur de la royauté. Denys lui en fit faire l'épreuve. Il lui donna les habits royaux, mais il fit attacher une épée qui pendait toujours sur sa tête et qui ne se tenait suspendue que par un crin de cheval. »

Boileau a donc reconnu et adopté les allusions de Perse contre Néron et en a tiré de hautes leçons morales. Il a traduit surtout avec énergie la fin de cette satire. Comme il représente parfaitement les mouvements convulsifs dont Néron devait être sans cesse agité, lorsqu'il lui dit : « Tantôt la frayeur vous saisit, et vous tremblez de tout votre corps : vos cheveux se hérissent! tantôt vous êtes tout transporté de fureur ; vos yeux étincellent de colère! vous dites et vous faites des choses qu'Oreste, tout insensé qu'il était, jugerait lui-même ridicules et extravagantes. »

Et Boileau a très-bien remarqué qu'Oreste a été cité ici par Perse parce qu'il a tué sa mère comme Néron a fait tuer la sienne.

TROISIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Quoi, toujours paresseux? Mais, c'est ton ordinaire.
Malgré les contrevents, toute la chambre est claire;
Avec moins de sommeil tu cuverais le vin
Qui t'avait fait tomber en sortant du festin.
Debout! dormir encor, c'est être ridicule :
Il est près de midi; l'ardente canicule
Ravissant les esprits, fait fendre les guérets,
Et déjà les troupeaux cherchent l'ombre et le frais.

Si l'heure t'a surpris, tes gens en font de même ;
Ils ne répondent pas; ta colère est extrême :
Ne te fâche pas tant; on dirait à ta voix
Qu'on entend pour le moins dix ânes à la fois.

Bien! te voilà peigné; lis ce livre et profite ;
Tiens, voilà ton papier, prends ta plume, écris vite.

Mais tu trouves encor mille difficultés;
Ton encre est grasse ou blanche ou fait trop de pâtés ;
Que je plains ton malheur! il augmente sans cesse.
Dieux! pouvait-on venir à ce point de paresse!

Pour moi, puisque tu veux faire ainsi le douillet,
Je te conseillerais de te remettre au lait,
De vivre en fils de roi, qui, plein de mignardises,
Refusant le téton, mange des friandises.

Ta plume ne vaut rien, tu la veux jeter là?
Ne te lasses-tu point de nous dire cela?
Songe à ton intérêt; c'est ton jeu qui se joue,
Et si tu perds le temps, on te fera la moue.

Quand un pot n'est pas cuit, il rend un mauvais son,
Tu n'es que terre molle : il y faut la façon.

Mais tu trouves assez aux terres de ton père
De quoi mettre la nappe et faire bonne chère,
De quoi bien recevoir tes amis familiers,
Et donner à ton pot de solides piliers.

Tu ne dois pourtant pas en prendre de l'audace
Non plus que pour compter mille aïeux dans ta race
Ou pour être habillé comme sont les plus grands,
Ou pour voir gouverner l'État par tes parents.
A ces faux ornements le sot peuple s'arrête.
Moi, je connais ton cœur, et je vois dans ta tête.

Ne meurs-tu point de honte? As-tu bien résolu
D'imiter un fripon, Natta, ce dissolu?
Pour lui, dès sa naissance, il apprit à mal vivre;
Son cœur s'est endurci, sans blâme il peut poursuivre,
Car ne connaissant pas seulement la vertu,
Sans jamais s'élever, il demeure abattu.

O puissant Jupiter, ne t'arme pas de foudre
Pour punir les tyrans en les mettant en poudre!
Mais, lorsque l'avarice et la brutalité
Serviront d'aiguillons à leur cœur irrité,
Fais-leur de la vertu remarquer tous les charmes,
Et que pour elle en vain ils répandent des larmes.

Le taureau de Perille a-t-il dans les tourments
Fait sortir de son sein tant de gémissements?
Celui qui sur son chef vit une lame nue
D'un superbe plafond par un fil suspendue,
Dans son habit de pourpre eut-il tant de frayeur
Que ceux qui de leur vice ont le remords au cœur,
Et dont les sentiments sont tellement infâmes,
Qu'ils les tiennent cachés même à leurs propres femmes?

Lorsque j'étais enfant, je me frottais les yeux
D'huile qui les rendait rouges et chassieux,
Me voulant dispenser de charger ma mémoire
Du discours qu'en mourant Caton fait dans l'histoire,
Qu'à mon père abusé mon maître avait promis
Que je réciterais devant tous ses amis.

Cela n'est pas étrange; en cet âge si tendre,
On n'a rien dans l'esprit, que le dessein d'apprendre
Comment il faut son bras et ses coups gouverner
Pour faire une toupie adroitement tourner,
Ou bien comment on peut acquérir la science
D'amener comme on veut ou basse ou haute chance.

Pour toi, ton âge est mûr, tu ne peux t'excuser,
L'apparence du bien ne saurait t'abuser;
Du vice tu connais la honte et la misère,
Et ce qu'enseigne aux siens le Portique sévère,
Où la jeunesse instruite à vivre sobrement,
Et le jour et la nuit étudie ardemment.

Ton esprit éclairé sait bien qu'il faut encore
Au fameux carrefour dont parle Pythagore,
Prendre sur la main droite un chemin tout pierreux
Qui conduit à la fin dans un lieu bien heureux.

Mais tu ne m'entends pas, tout levé tu sommeilles,
Et ta bouche en bâillant s'ouvre jusqu'aux oreilles.

Dis, parle franchement, fais-moi voir dans ton sein:
A quel but vises-tu? N'as-tu point de dessein?
Sans savoir où tu vas, comme un enfant frivole,
Suis-tu d'un arbre à l'autre un oiseau qui s'envole?
Penses-tu seulement vivre de jour en jour?
Quand un ventre hydropique est gros comme un tambour,
On cherche vainement à lui donner remède;
Lorsque le mal commence, il faut courir à l'aide;
Car s'il a pris racine une fois dans un corps,
En vain aux médecins on promet des trésors.

Apprenons donc pourquoi les dieux nous ont fait naître,
Et quand nous sommes nés, ce que nous devons être;
Pour nous conduire ici quel ordre ils ont donné,
Et qu'on vit aisément comme ils l'ont ordonné.

A suivre la raison faisons-nous bien instruire,
A voir à quoi l'argent peut nous servir ou nuire,
A rendre à nos parents ce que nous leur devons,
A servir le pays dans lequel nous vivons;
Enfin appliquons-nous, dès notre premier âge,
A nous bien acquitter de notre personnage.

Apprenons tout de même à n'être pas jaloux,
Voyant qu'à nos voisins on donne plus qu'à nous,
Et que pour appuyer quelques méchantes causes,
Leur cave et leur grenier sont pleins de toutes choses,
Et leurs garde-manger toujours si bien fournis,
Que pour aucuns festins ils ne sont dégarnis.

Ici, quelque soldat ignorant et maussade
Vient à dire aussitôt, faisant une bravade,
Qu'il est assez savant, et qu'il ne prétend pas
Etre un grave Solon, un triste Arcésilas,
Qui, les yeux contre terre et la tête baissée,
S'entretiennent tout bas avecque leur pensée
De songes si cornus qu'un vieillard radotant,
Ou qu'un pauvre fiévreux n'en feraient pas autant :
Comme s'ils étaient fous, qu'ils parlent en eux-mêmes,
Que de jeûne et d'étude ils deviennent tout blêmes,
Et que pour rechercher *si rien ne produit rien*,
Ils ne font pas d'état du repos ni du bien.
La jeunesse, le peuple, et cent de cette étoffe
En homme à bonnet vert traitent un philosophe.

C'est ainsi qu'un malade, en tirant à sa fin,
Méprise bien souvent l'avis du médecin.
« Regardez, » lui dit-il, « avec combien de peine
D'un poumon haletant je tire mon haleine. »
L'habile médecin dit qu'il est à propos
Qu'il vive de régime et prenne du repos.
Mais son pouls se baissant à peine recommence
De battre également, d'avoir moins de fréquence,
Qu'il se met dans le bain et qu'il vide à grands traits
Un gros flacon tout plein de vin friand et frais.

Le médecin revient, trouve un mauvais visage,
Dit que pour se guérir, il faut être plus sage,
Que la bile paraît, qu'il est si fort enflé
Qu'on croit, en le voyant, que quelqu'un l'a soufflé.
« Mon teint, » dit le malade, « est meilleur que le vôtre.
J'ai perdu mon tuteur et je n'en veux plus d'autre. »
Le médecin répond : « Courez vite au trépas ;
Si vous voulez mourir, il ne m'importe pas. »

L'insensé cependant et se baigne et se soûle,
De son estomac plein les rots sortent en foule;
Mais un grand tremblement, qui le saisit soudain,
Lui fait bientôt tomber le verre de la main,
Et claqueter les dents et rendre par la bouche
Un torrent infecté dont il salit sa couche.

Enfin, il fait le saut, puis on l'ensevelit,
Tout enduit de parfums, dans un superbe lit.
De la trompe funèbre on entend le son bruire,
On voit de toutes parts mille flambeaux reluire;
Il sort les pieds devant, et d'un ordre fort beau,
Ses plus chers affranchis le portent au tombeau.

Pour toi, touche pour voir ton sein et ton artère,
Tu n'y trouveras point de chaleur étrangère;
A tes pieds, à tes mains, tu ne sens point de froid,
La nature en ton corps fait tout ce qu'elle doit.

Mais, si tu vois d'argent une bourse remplie,
Ou d'un de tes amis la fille un peu jolie,
Le cœur te bat soudain et tout le sang te bout.

Si l'on dit : pour souper, ton cuisinier, en tout,
Ne trouve qu'un peu d'herbe avec quelque racine,
Et du pain assez noir fait de grosse farine:
Un ulcère au palais t'empêche de mâcher,
Et des mets si grossiers le pourraient écorcher.

Tu gèles quand la peur se fourre dans ton âme,
Et presque au même temps tu deviens tout de flamme,
Quand, le feu dans les yeux et le courroux au cœur,
Toutes tes actions témoignent ta fureur;
Sans rime et sans raison tu tiens un tel langage,
Qu'Oreste l'enragé t'accuserait de rage.

QUATRIÈME SATIRE

SATIRA QUARTA

THRASEAS PETUS

—

PRINCEPS

Rem populi tractas? (Barbatum hæc crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ.)
Quo fretus? Dic hoc, magni pupille Pericli.

Scilicet ingenium, et rerum prudentia velox
Ante pilos venit? Dicenda tacendaque calles?
Ergò ubi commotâ fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ
Majestate manûs. Quid deindè loquere? Quirites,
Hoc, puto, non justum est; illud malè; rectiùs istud.
Scis etenim justum geminâ suspendere lance
Ancipitis libræ; rectum discernis, ubi inter
Curva subit, vel cum fallit pede regula varo;
Et potis es nigrum vitio præfigere Theta.

SATIRE QUATRIÈME

A THRASÉAS PÉTUS

—

LE PRINCE

Tu veux régir l'état, enfant? (oui, c'est le sage,
Celui que fit mourir un coupable breuvage,
Qui parlait au pupille aimé de Périclès.)

« Enfant, » lui disait-il, « quels actes as-tu faits?

» Point. Mais avant la barbe on a l'expérience;
» Tu sais ce qu'il faut dire ou taire avec prudence;
» Tu sais, levant la main d'un air majestueux,
» Imposer à ce peuple un ton respectueux,
» Et lorsque entre tes doigts la balance se lève,
» Montrer l'or pur baissant sous l'or faux qui s'élève.
» Enfin, tu sais, enfant, et sans être abusé,
» Marquer du noir thêta le nom d'un accusé. »

Quin tu igitur summâ nequicquam pelle decorus
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?
Quæ tibi summa boni est? Unctâ vixisse patellâ
Semper, et assiduo curata cuticula sole...

Expecta : haud aliud respondeat hæc anus : i nunc;
«Dinomaches ego sum» : suffla; «Sum candidus.» Esto,
Dum ne deteriùs sapiat pannucia Baucis,
Cum benè discincto cantaverit ocima vernæ.
Ut nemo in sese tentat descendere! Nemo!
Sed præcedenti spectatur mantica tergo!

Quæsieris : « Nostin' Vectidî prædia? — Cujus? »
Dives arat Curibus quantùm non milvus oberret;
Hunc, ais? Hunc, Diis iratis, genioque sinistro,
Qui, quandòque jugum pertusa ad compita figit,
Seriolæ veterem metuens deradere limum,
Ingemit, hoc benè sit! Tunicatum cum sale mordens
Cæpe, et farratam, pueris plaudentibus, ollam,
Pannosam fecem morientis sorbet aceti.

At si unctus cesses, et figas in cute solem,
Est propè te ignotus, cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores; penemque, arcanaque lumbi
Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.

Tu cum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsus gurgulio extat?
Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,
Elixasque nates labefactent forcipe aduncâ,
Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.

Non. Parlons franc : tu sais orner ta chevelure,
Au peuple qui te flatte étaler ta parure,
Et répandre au soleil les parfums onctueux.
Puis, quels mets délicats ! ce sont là tous tes vœux.
C'est ton bonheur suprême ! Ah! prends donc l'ellébore.

« Moi, je suis Dinomaque, » oses-tu dire encore.
« Je suis blanc, noble et beau. »
Mais de même on entend
La Baucis nous vanter les herbes qu'elle vend.
Oui, tu vois ma besace et ne vois pas la tienne,
Et personne jamais ne déroule la sienne.

Si je te demandais : « Quel est Vectidius? »
Tu me dirais soudain : « C'est un autre Crésus;
» Un milan ne peut voir d'un jour tous ses domaines. »
Mais aux fêtes des grains quand nous semons nos plaines,
Forcé de vous offrir un flacon de vin vieux,
Il soupire en disant : « Amis, soyons joyeux. »
Puis, il sert aux valets une épaisse bouillie,
Et de son vin gâté buvant la vieille lie,
Il dévore un navet qu'il trempe dans le sel.

C'est le peindre avec art.
Mais toi, censeur cruel,
On te voit au soleil tranquillement t'étendre,
Exhalant les parfums qu'on vient sur toi d'épandre.
Crois que d'autres censeurs ne sont pas indulgents :
On te montre du doigt, et quels mots outrageants
Excitent les gros ris de la foule moqueuse!

Caresse donc ta joue et ta barbe onctueuse;
Cinq robustes valets n'ont-ils pas entrepris
Le soin de récolter sur tes membres flétris
Cette herbe qui sans cesse et renaît et domine,
Fougère dont nul soc n'atteindra la racine?

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.

Vivitur hoc pacto? sic novimus. Illa subter

Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro

Prætegit. Ut mavis, da verba et decipe nervos,

Si potes. Egregium cum me vicima dicat,

Non credam? Viso si palles, improbe, nummo,

Si facis in penem quidquid tibi venit amarum,

Si puteal multâ cautus vibice flagellas,

Nequicquam populo bibulas donaveris aures.

Respue quod non es; tollat sua munera cerdo;

Tecum habita; et noris quàm sit tibi curta supellex.

Ah! sache qu'ici-bas nous nous connaissons tous;
Celui dont nous rions rit à son tour de nous.

C'est en vain que tu veux sous une riche armure
Nous cacher de ton flanc la honteuse blessure;
Je la vois; un beau teint ne trompe que les yeux.
Et si tu me trompais, t'en porterais-tu mieux?
« Mais, dis-tu, si partout on vante ma science,
» Seul, n'y croirai-je point? »

Non, crois ta conscience.
Jeune homme, fuis l'éloge et crains l'estime encor.
Vois donc, vois si ton cœur tressaille devant l'or,
Si tu te sens brûler d'une ardente luxure,
Si le pauvre t'implore et maudit ton usure!

Oui, descends dans ton âme, observe avec effroi
Comment elle est meublée :

Ensuite juge-toi!

JUGEMENT SUR LA QUATRIÈME SATIRE

C'est ici que Boileau constate encore mieux les allusions de Perse : « Cette satire, dit-il, est en grande partie politique. Perse, sous le personnage de Socrate, reprend Néron sous le nom d'Alcibiade. La principale question de cette satire est de prouver que Néron n'était pas capable de gouverner l'empire romain. »

« Hæc satira majori ex parte politica est. Persius, sub persona Socratis, Neronem sub persona Alcibiadis vituperat. Princeps satiræ questio est quod Nero non sit idoneus imperii romani gubernator. »

On voit donc combien Boileau était convaincu que Perse avait composé ses satires contre Néron régnant, et je ne crois pas comme plusieurs professeurs qu'il soit permis d'en douter. M. le professeur Perreau a mieux pensé. « Il est évident, » a-t-il dit, « que Perse a voulu représenter ici le jeune empereur Néron. Il révèle son ignorance, sa folle présomption, ses débauches et ses courses nocturnes, tous les vices qui précédèrent et qui annoncèrent, dès les premières années de son règne, les fureurs qui le signalèrent dans la suite. »

QUATRIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Celui qui des mortels passa pour le plus sage,
Et mourut en prison par un cruel breuvage,
Au jeune Alcibiade un jour tint ce discours :

Pour gouverner l'État d'où prends-tu du secours?
Peut-être la raison, l'esprit, l'expérience,
Venus avant la barbe, ont formé ta prudence.
Tu sais bien à propos et te taire et parler?
Tu sais à son devoir le peuple rappeler,
Lorsque, séditieux et courant par la ville,
Il suit les mouvements que lui donne la bile?
Tu le sais haranguer. Tu fais adroitement
A tous les gens de bien suivre ton sentiment;
Car, faisant droit à tous sans faveur ni cabale,
Ton équitable main tient la balance égale;
D'un œil vif et soigneux, tu remarques soudain
Si l'un des deux côtés l'emporte d'un seul grain ;
En quelque part qu'il soit, tu censures le vice,
Et tu ne souffres point de crime sans supplice?

Mais quoi, sans posséder toutes ces qualités,
Et n'ayant pour appui que tes seules beautés,
Veux-tu devant le temps flatter la populace?
A l'hôpital des fous prends plutôt une place.

Tu contrefais l'habile avec un beau maintien.
Tu ne sais pourtant pas en quoi gît le vrai bien.
Tu penses qu'il consiste à faire bonne chère,
A se bien dorloter, à ne travailler guère :
La vieille, que tu vois, parle comme tu fais.

De ton illustre sang vante-toi désormais,
De ta beauté charmante et de ta bonne grâce :
Que te sert cet éclat, qui tout autre surpasse,
Si tu crois ce que croit une femme à haillons
Qui vend sur le marché des herbes aux souillons?

Ton âme cependant vaine et présomptueuse
Prétend seule être belle et grande et vertueuse :
Voilà comme dans soi personne ne descend.
Quelque défaut qu'on ait, jamais on ne le sent,
Quoique pour ceux d'autrui l'on ait si bonne vue,
Qu'elle pourrait percer la plus épaisse nue.

Car demande à quelqu'un : « Vois-tu Vectidien?
» Sais-tu ce qu'il possède et connais-tu son bien? »
Il répond aussitôt : « Qui? ce vilain, ce chiche,
» Qui parmi les Sabins est estimé si riche,
» Qu'ils disent qu'un milan ne saurait en un jour
» De ses fertiles champs faire le vaste tour?
» Je le connais fort bien; le ciel dans sa colère
» Fait que, malgré son or, il vit dans la misère.

» Quand les dévots mortels rendent grâces aux dieux
» Des biens que sur la terre ils ont reçu des cieux,
» Et qu'on passe en festins quelque fameuse fête,
» Pour régaler ses gens, des oignons il apprête;
» D'une bouillie épaisse emplit deux ou trois plats,
» Et leur donne à chacun un coup de vin au bas. »

Tandis qu'un médisant en ces discours s'emporte,
On le voit, par un tiers traité de même sorte,
Et comme il donne encor plus de prise sur lui,
On en dit plus de mal qu'il n'en disait d'autrui.

On jure qu'il se sert d'une certaine pâte
Pour se rendre la peau douillette et délicate,
Qu'excepté les cheveux, qu'il a soin de friser,
Il se fait tout le poil honteusement raser;
Qu'enfin il sait fort bien, évitant la justice,
Paraître vertueux en se livrant au vice.

Ainsi, nous recevons et nous donnons des coups.
C'est la mode qui court aujourd'hui parmi nous.
Souvent étant bien mal, de couvrir on essaye
D'un large baudrier la grandeur de sa plaie.
Mais, quoique sa laideur se cache aux yeux de tous,
Le mal qu'elle produit n'en devient pas plus doux.

Quoi! pour être estimé de tout son voisinage,
S'imaginerait-on être un grand personnage?
Si le cœur te tressaut en voyant de l'argent,
Si pour être payé tu presses l'indigent,
Si tu lâches la bride à la brutale envie
Dont l'amour déshonnête est sans cesse suivie,
Sur le rapport d'autrui n'ajoute point de foi
Au bien qu'en mille lieux le monde dit de toi.

Rends, si tu n'es louable, au peuple sa louange;
Les présents qu'il te fait ne sont que de la fange.
Mais rentre dans toi-même, et tu seras surpris
D'y voir des qualités si dignes de mépris.

CINQUIÈME SATIRE

SATIRA QUINTA

CORNUTUS

—

LIBER

Vatibus hic mos est centum sibi poscere voces,
Centum ora, et linguas optare in carmina centum;
Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

Quorsùm hæc? Aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti?
Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
Si quibus aut Prognes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpè insulso cœnanda Glyconi.

SATIRE CINQUIÈME

CORNUTUS

—

L'HOMME LIBRE

Que n'ai-je cent gosiers, cent langues et cent voix !
Je voudrais célébrer les hauts faits des grands rois.
J'oserais, embouchant la trompette héroïque,
Du vieux Parthe blessé chanter la mort tragique.

Ah ! que prépares-tu ? que de vers par milliers
Pour suffire à cent voix, cent langues, cent gosiers !
Voudrais-tu, rappelant nos horribles chaudières,
Offrir les jeunes fils tout brûlants à leurs pères ?
Veux-tu donc, à travers les brouillards d'Hélicon,
Voir Thyeste et Progné sous les traits de Glycon ?

Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos, nec clauso murmure raucus
Nescio quid tecum grave cornicaris ineptè,
Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.
Verba togæ sequeris, juncturâ callidus acri,
Ore teris modico, pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.
Hinc trahe quæ dicas : mensasque relinque Mycenis
Cum capite et pedibus; Plebeiaque prandia noris.

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.
Secreti loquimur. Tibi nunc, hortante Camenâ,
Excutienda damus præcordia; quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
Ostendisse juvat. Pulsà, dignoscere cautus
Quid solidum crepet et pictæ tectoria linguæ.
His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantùm mihi te sinuoso in pectore fixi,
Voce traham purâ, totumque hoc verba resignent
Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.

Cum primùm pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit :
Cum blandi comites, totâque impunè Suburrâ
Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo;
Cumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes :
Me tibi supposui : teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu.

Tu n'ouvres pas en vain le soufflet de ta forge :
Mais souvent, quand sa voix va s'éteindre en sa gorge,
La corneille enrouée enfle encor quelques sons,
Restes tristes et sourds de ses vieilles chansons.
Tu n'aimes pas comme elle à parler sans rien dire,
Toi, simple et pur causeur ; toi, maître en l'art d'écrire,
Qui rends sous tes récits le malheur si touchant,
Et souvent d'un seul mot fais pâlir le méchant.

Il est vrai que je fuis le vain éclat qui brille,
Et ce sont mes amis qui forment ma famille.
Toi, ton cœur se confond tout entier dans le mien.

Viens, ami, sonde-moi, puisqu'on reconnaît bien,
Au son du vase épais, combien il est solide ;
Et même on juge aussi s'il est ou creux ou vide.

Oui, je voudrais cent voix pour dire tous mes vœux ;
Tant mon cœur tout entier est envahi par eux !

Quand j'eus quitté la pourpre, honneur de ma naissance,
Et rendu l'anneau d'or gardien de mon enfance,
Je fus suivi soudain de jeunes complaisants,
Du quartier de Suburre empressés courtisans.
Mais dans cet heureux âge où, sans expérience,
Au travers de la vie un jeune homme s'avance,
C'est toi qui m'attiras par tes douces vertus :
Socrate eut de ton choix un disciple de plus.

Pune fallere solers
Apposita intortos extendit regula moresq;
Et premitur ratione animus, vincique laborat;
Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.
Tecum etenim longos memini consumere solos,
Et tecum primas epulis decerpere noctes.
Unum opus, et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecundâ laxamus seria mensâ.

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci.
Nostra vel æquali suspendit tempora librâ
Parca tenax veri : seu nata fidelibus hora
Dividit in Geminos concordia fata duprum.
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus unâ.
Nescio quod certè est, quod me tibi temperat, astrum.

Mille hominum species, et rerum discolor usus.
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper, et pallentis grana cumini :
Hic satur irriguo mavult turgescere somno ;
Hic campo indulget : hunc alea decoquit ; ille
In Venerem est putris.

Sed cum lapidosa chiragra
Fregerit articulos veteris ramalia fagi,
Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi jam seri vitam ingemuêre relictam.

Mon âme, à la raison sans regret asservie,
A reçu sous ton souffle une nouvelle vie.
Tes conseils paternels redressaient mes défauts,
Nos heures s'écoulaient dans les plus doux travaux,
Et, suspendant l'étude à des heures fixées,
Un modeste repas ranimait nos pensées.

Sans doute le même astre a vu naître nos jours;
Il les unit ensemble et dirige leur cours.
Soit que le Sort nous pèse en la même balance,
Soit qu'à l'amitié seule il nous vouât d'avance,
Un même astre produit et nos goûts et nos mœurs,
Car tout, mon ami, tout est semblable en nos cœurs.

En effet, toujours l'homme à mille soins s'enchaîne;
Le destin qu'il implore à sa suite le traîne;
Et souvent il s'épuise en d'inutiles vœux :
L'un adore en tremblant la déesse des jeux;
L'autre court au Levant échanger ses richesses.
L'un veut égaler Mars en vaillantes promesses;
L'autre dort mollement dans les bras de Vénus.

Eh! quels sont donc les fruits qu'ils auront obtenus?
Tels que les vieux rameaux se dessèchent et tombent,
Sous la goutte déjà leurs bras roidis succombent;
D'une vaine jeunesse ils déplorent le cours;
Lorsqu'ils vivent encore, ils regrettent leurs jours.

At te nocturnis juvat impallescere chartis
Cultor enim juvenum, purgatus inseris aures
Fruge Cleanthea. Potite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

Cras hoc fiet. — Idem cras fiet. — Quid, quasi magnum
Nempè diem donas? — Sed cum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus; ecce aliud cras
Egerit hos annos, et semper paulùm erit ultrà.
Nam quamvis propè te, quamvis temone sub uno,
Vertentem sese frustrà sectabere cantbum,
Cum rota posterior curras, et in axe secundo.

Libertate opus est, non hac quâ, ut quisque Velinâ
Publius emeruit, scabiosum tesserulâ far
Possidet.

Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit!

Hic Dama est non tressis agaso,
Vappa, et lippus, et in tenui farragine mendax.
Verterit hunc Dominus, momento turbinis exit
Marcus Dama.

Papæ! Marco spondente recusas
Credere tu nummos? Marco sub judice palles?
Marcus dixit : ita est. Adsigna, Marce, tabellas.

Mais toi, mon maître, toi, n'es-tu pas un des sages,
O toi dont la science instruit nos premiers âges,
Et qui, nous relevant sous la crainte abattus,
Ranime dans nos cœurs les paisibles vertus!
Jeunes gens et vieillards, accourez pour l'entendre :
Jeunes, il vous enseigne à quel but on doit tendre;
Vieux, il vous offre encore un consolant espoir.

Demain je me corrige. Eh! pourquoi pas ce soir?
Ah! ne puis-je pas même attendre une journée?
Tu la regretteras à peine terminée.
Le jour que nous perdons ne reprend point son cours;
Et le terme incertain se rapproche toujours.
De même un char léger fuit porté sur ses roues,
Ensemble parcourant les marbres et les boues,
Et se suivant toujours sans s'atteindre jamais.

Soyons libres, mais non comme nos vieux laquais,
Affranchis se couvrant d'un nom chargé de gloire,
Partagent avec nous notre farine noire.

Dieux! d'une pirouette on crée un citoyen!

Voyez ce vil Dama, louche et brute vaurien,
Qui pour un quart d'avoine inventait un mensonge,
Son maître le rend libre, on croit que c'est un songe :
Non, il n'est plus esclave, il est Marcus Dama!
Et soudain s'accomplit chaque vœu qu'il forma.

Oui, l'avare lui prête : aucun ne le refuse.
Le plaideur le respecte, aucun ne le récuse.
Il signe aux testaments : nul ne se plaint.

Hæc mera libertas : hanc nobis pilea donant.
An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet ut voluit? Licet ut volo vivere; non sim
Liberior Bruto?

Mendosè colligis, inquit
Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto.
Hoc reliquum accipio; liced illud et ut volo tolle.
Vindictâ postquam meus à prætore recessi,
Cur mihi non liceat jussit quodcumque voluntas,
Excepto si quid Masuri rubrica vetavit?

Disce; sed ira cadat naso, rugosnque sanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello,
Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.
Sambucam citiùs caloni aptaveris alto.

Stat contrà ratio, et secretam gannit in aurem,
Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo.

Publica lex hominum, naturaque continet hoc fas,
Ut teneat vètitos inscitia debilis actus.

Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen; vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis; exclamet Melicerta perisse
Frontem de rebus.

Tibi recto vivere talo
Ars dedit, et veri speciem dignoscere calles,
Ne quà subærato mendosum tinniat auro?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,

Tout beau !
L'homme est libre, dis-tu, dès qu'il porte un chapeau !
Libre comme Brutus !

« Je ne saurais le croire, »
Eût dit Cléante.

Eh quoi ! n'ai-je pas eu la gloire
De fléchir sous le coup du bâton d'un préteur ?
Je suis donc citoyen, magistrat, juge, auteur ?
Je ne me permets pas ce que défend le Code.

Non, écoute, insensé. Mais lorsque avec méthode
J'épure ton esprit de ses vieilles erreurs,
Laisse apaiser au moins, enfant, les ris moqueurs.
Jamais aucun préteur n'a guéri la folie,
Ni montré les devoirs qui charment notre vie.
J'enseignerais plutôt la lyre à mon valet.
La raison dit d'agir seulement lorsqu'on sait.
La politique ordonne, ainsi que la nature,
Que l'ignorant se taise et doute sans murmure.
Tu cueilles l'ellébore et ne sais le peser ;
Tu l'offres au malade ; et sais-tu le doser ?
Imprudent ! Hippocrate en frémissant s'éveille.

De même si le rustre à l'entour des mâts veille,
Et guide le vaisseau vers les bords éloignés,
Les dieux de l'Océan se lèvent indignés.

Sais-tu classer les lois qu'un maître développe ?
De craie ou de charbon marques-tu l'enveloppe ?
Vois-tu le cuivre épais sous une feuille d'or ?
Sais-tu ce qu'il faut fuir ? Es-tu sobre d'abord ?

Illa priùs cretâ, mox hæc carbone notasti?
Es modicus voti, presso lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes;
Inque lutto fixum possis transcendere nummum;
Nec glutto sorbere salivam mercurialem?

Hæc mea sunt, teneo, cum verè dixeris; esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro.

Sin' tu, cum fueris nostræ paulò antè farinæ,
Pelliculam veterem retines, et fronte politus
Astutam vapido servas sub pectore vulpem;
Quæ dederam suprà repeto, funemque reducò.
Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas.
Et quid tam parvum est? Sed nullo thure litabis
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.

Hæc miscere nefas : nec, cum sis cætera fossor,
Tres tantùm ad numeros satyri moveare Bathylli.

Liber ego. Unde datum hoc sumis, tot subdite rebus?
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat?
I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer,
Si increpuit : « Cessas, nugator? » Servitium acre
Te nihil impellit, nec quicquam extrinsecùs intrat
Quod nervos agitet.

Sed si intùs et in jecore ægro
Nascuntur domini; quî tu impunitior exis,
Atque hic, quem ad strigiles scutica, et metus egit herilis?
Manè piger stertis : surge, inquit avaritia; eia,
Surge. Negas. Instat : surge, inquit. Non queo. Surge.
En quid agam? Rogitas? Saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa.

Et, cher à tes amis, content de ta fortune,
Ouvres-tu tes greniers dans la gêne commune?
Vois-tu sans te baisser un écu sous tes pas?
L'eau sur ta bouche alors n'arrive-t-elle pas?

Doué de ces vertus, le digne ami que j'aime
Est libre sans préteur, sous l'abri des dieux même.

Mais tel qui dans l'école a toujours conservé
Sous le front le plus calme un esprit dépravé,
Qu'il reste sous le joug. Je ne saurais l'instruire.
Quand il lève le doigt, il s'en sert pour médire.
Sache donc que l'encens élevé vers les cieux,
Et les présents sacrés qu'on vient offrir aux dieux,
N'ont du lâche jamais ranimé la faiblesse,
Et n'ont jamais au sot inspiré la sagesse.

Toi-même, pourras-tu, robuste villageois,
Danser comme Bathylle au son de ton hautbois?

Toi libre! toi qui vis sous le joug de cent maîtres!
J'entends autour de toi des ris moqueurs et traîtres;
« Esclave, porte aux bains ces frottoirs attendus : »
Tu restes immobile et tu n'obéis plus.
Ton dos n'a plus à craindre un insultant outrage,
Et tu crois qu'ici-bas c'est le seul esclavage.

Mais des tyrans cruels commandent dans ton cœur :
L'esclave éprouva-t-il jamais tant de rigueur?
Si tu dors, l'avarice en sursaut te réveille.
« Lève-toi! » te dit-elle. « A peine je sommeille. »
« Lève-toi. » « Pourquoi faire? » « Étrange question!
» Va, cours chercher au loin l'ample provision
» D'ambre, d'encens, d'ébène et des vins de la Grèce.

Tolle recens primus piper è sitiente camelo;
Verte aliquid, jura. Sed Jupiter audiet. Eheu!
Baro, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.

Jam pueris pellem succinctus, et ænophorum aptas;
Ocyùs ad navem. Nil obstat quin trabe vastâ
Ægeum rapias, nisi solers luxuria antè
Seductum moneat; quò deindè, insane, ruis? Quò?
Quid tibi vis? Calido sub pectore mascula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.

Tun' mare transilias? Tibi tortâ cannabe fulto,
Cæna sit in transtro, Veientanumque rubellum
Exhalet vapidà læsum pice sessilis obba?

Quid petis? Ut nummi, quos hìc quincunce modesto
Nutrieras, peragant avidos sudare deunces?
Indulge genio, carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies.
Vive memor lethi : fugit hora : hoc quod loquor indè est.

En quid agis? Duplici in diversum scinderis hamo;
Hunccine an hunc sequeris? Subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos; alternus oberres.
Nec tu, cum obstiteris semel, instantique negâris
Parere imperio, rupi jam vincula, dicas.
Nam luctata canis nodum abripit : attamen illi
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

» Les chameaux altérés porteront ta richesse.
» Trafique, sois marchand et parjure en secret. »
« Parjure! que dis-tu? Jupiter m'entendrait. »
« Ah! tu crains Jupiter? reste donc, pauvre hère!
» Racle toujours du doigt ta chétive salière! »

Mais tu suis mes conseils; tu guides tes valets;
Ils portent le bagage et les vaisseaux sont prêts.
Eh bien, quelle est encor cette voix qui t'arrête?
La volupté t'appelle et tu tournes la tête :
« Imprudent, » te dit-elle, « où cours-tu loin de moi?
» Vas-tu sur le tillac t'étendre sans effroi,
» Sur l'amas inégal de cent cordes noueuses,
» Humant des vins épais les saveurs résineuses?
» Et que désires-tu? de doubler ton argent?
» Tu veux lui faire au moins rapporter cent pour cent!
» Mais l'usure a pourvu toujours à tes dépenses;
» Tu goûtes les plaisirs sans faire d'abstinences;
» La vie a tant de fleurs, sache encor les cueillir.
» Ne les dédaigne point. C'est vivre que jouir.
» Bientôt tu ne seras qu'une ombre, un peu de cendre;
» Un vain nom sans objet qu'on cessera d'entendre;
» Jouis donc, le temps fuit; ô mortel, hâte-toi;
» Le mot que je prononce est déjà loin de moi. »

Ainsi deux passions tourmentent ta faiblesse.
Que faire? tour à tour tu les suivras sans cesse,
Fuyant de l'une à l'autre et l'esclave des deux.
Tu croiras quelquefois rompre un moment tes nœuds.
Libre un jour, tu crîras : J'ai vaincu. « Je sais vivre. »
Vois : ce chien rompt sa chaîne et pour fuir se délivre;
Mais à son cou fixée et ne le quittant pas,
La moitié des anneaux traîne encor sur ses pas.

Dave, citò, hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor (crudum Cherestratus unguem
Abrodens ait hæc). An siccis dedecus obstem
Cognatis? An rem patriam, rumore sinistrò,
Limen ab obscænum, frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores, extinctâ cum face canto?
Euge, puer, sapias : Dîs depellentibus agnam
Percute. Sed censen' plorabit, Dave, relicta?
Nugaris : soleâ, puer, objurgabere rubrâ.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.
Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora, dicas,
Quidnam igitur faciam? Ne nunc, cum accersat, et ultrò
Supplicet, accedam? Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc.

Hic hic, quem quærimus, hic est :
Non in festucâ lictor quam jactat ineptus.

Jus habet ille sui palpo, quem ducit hiantem
Cretata ambitio?
Vigila, et cicer ingere largè
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint
Aprici meminisse senes.
Quid pulchrius?

At cùm
Herodis venêre dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum,
Cauda natat thynni; tumet alba fidelia vino :
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.

Chérestrate, en rongeant ses ongles jusqu'aux veines,
S'écrie : Oui, c'en est fait, je veux calmer mes peines,
Ne plus déshonorer mes vertueux parents,
Ne plus perdre mon bien en d'infâmes présents.
Voudrais-je encor, Chrysis, ivre et chantant tes charmes,
Répandre sur tes pas mes parfums et mes larmes?
Fort bien, mon maître, offrez la brebis à vos dieux !
Oui, Dave, mais Chrysis a les pleurs dans les yeux.
Chrysis, ce bel enfant, à tes pieds, sans qu'il bouge,
Recevra mille coups de ta pantoufle rouge.
Il semble un jour entier à te fuir obstiné;
Il ronge le filet qui le tient enchaîné.
Mais sans le rompre. Appelle : il courra, je parie;
Tiens, vois; il te fuyait : à tes pieds il te prie.

L'homme libre est celui qui modère ses vœux,
Non celui qui fléchit sous un bâton noueux
Que porte avec jactance un licteur imbécile,

Et sous l'ambition quel homme dort tranquille?
Vois ce blanc candidat qui se courbe toujours
Et la bouche béante admire nos discours :
« Lève-toi, » lui dit-elle, « apporte dès l'aurore
» D'amples paniers de fruits au peuple qui t'adore.
» Que nos vieillards, assis l'été sous l'orme épais,
» Se redisent longtemps quels dons tu leur offrais. »

La superstition rend-elle moins esclave?
Le jour qu'Hérode est né, personne ne la brave.
Mille feux adoucis sous des voiles d'azur
Autour de nos foyers lancent un gaz impur.
Le thon remplit soudain une amphore écarlate,
Et le vin, ce flacon dont la blancheur éclate.
Mais on te voit tout bas, en priant, tressaillir;
On te voit au sabbat tous les sept jours pâlir.

Tunc nigri lemures, ovoque periculà rupto :
Hinc grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos.
Incussêre Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter manè caput gustaveris alli.

Dixeris hæc inter varicosos centuriones,
Continuò crassum ridet Vulfenius ingens,
Et centum Græcos curto centusse licetur.

Les fantômes des nuits, pour peu qu'un juif prédise,
Vont arriver au bruit d'un vieux œuf qui se brise.
La prêtresse d'Isis te fait déjà trembler;
Tu crois sentir ton corps incessamment enfler.
Et n'as-tu pas trois fois mordu l'ail dès l'aurore ?

Mais pour qui ces leçons ? pour qui parlé-je encore ?
Vulfénius en rit, il perd tous les respects :
Il estime cent sols cent philosophes grecs.

JUGEMENT SUR LA CINQUIÈME SATIRE

Boileau dit : « Prima pars hujus satiræ encomiastica erga Cornutum philosophum, Persii præceptorem, altera satirica et philosophica. »

La première partie de cette satire est très-affable envers Cornutus, précepteur de Perse. L'autre est satirique et philosophique.

Aussi a-t-il traduit d'abord fort en détail toutes les protestations d'amitié : « Je pense, » dit-il, « que la Parque, maîtresse sûre de nos destins, a mis tous nos jours dans un même plat de sa balance.

» Ce pourrait bien aussi être les Gémeaux, cette constellation si favorable aux vrais amis, qui, au moment de notre naissance, ont uni notre destinée et nous ont si bien mis d'accord. C'est ce qui nous aide à corriger les influences malignes de Saturne par les regards bienfaisants de Jupiter. »

« Enfin, je ne sais que vous dire, mais il faut absolument qu'il y ait quelque heureuse étoile qui nous ait liés l'un à l'autre d'une manière si étroite. »

Puis il passe à la question philosophique : il exprime net en une phrase ce que chaque passion commande, il les passe tour à tour en revue et il les compare à des tyrans dont la cruauté, dit-il, vous fait plier tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, incertain à qui vous devez obéir.

Il continue par une belle comparaison : « Ne m'allez pas dire, pour vous être une fois soustrait à leur violence et en avoir secoué le joug : « J'ai brisé mes fers. » Vos fers ne sont pas brisés. Un chien à l'attache, après s'être bien tourmenté, s'échappe enfin et prend la fuite; mais il traîne encore une partie de la chaîne qui le tenait attaché. » Et c'est alors que Boileau, traduisant Perse, appelle Chérestrate qui dit à son valet : « Je veux quitter Chrysis, je te défends d'en douter. » Et qui vient lui dire un moment après : « Mais si je l'abandonne, crois-tu qu'elle ne fondra pas en pleurs? » Et Dave lui répond : « Ah ! que vous êtes enfant ! Je vous dis que, si vous la revoyez, elle vous donnera de ses pantoufles sur les oreilles. »

Nous devons remarquer que comme cette satire est la plus longue de toutes, Boileau a fait 326 notes et il a montré une grande érudition, même dans les recherches historiques qui n'étaient cultivées alors que par un très-petit nombre de savants, mais qui donnèrent naissance à cette époque à la petite académie qui fut nommée ensuite l'académie des inscriptions.

Je ne m'étendrai pas sur les détails qu'il a donnés. Il a souvent contredit les commentateurs et choisi avec sagacité entre leurs diverses opinions. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Candidus umbo : Le bouclier blanc.

Le professeur Perreau a dit : « C'est une expression métaphorique et élégante pour désigner la robe virile. » Il a suivi en cela l'opinion de Casaubon, de Juste-Lipse, et la périphrase de Sélis, note 19, et les assertions de Fabre, note 25.

Mais Boileau a établi nettement le contraire : « Candidus umbo, » dit-il, « bouclier blanc que portaient les jeunes gens d'épée. » Il appelle ainsi les jeunes fils des familles patriciennes destinés à la vie militaire.

Il ajoute : « Bouclier blanc, parce qu'ils n'avaient encore rien fait de mémorable qu'on peignît dessus. » On voit qu'il a adopté l'opinion de Farnabe, page 176, et de Turnèbe, liv. 20, c. 11 ; opinion qui est appuyée sur une autorité encore plus imposante, celle de Virgile, qui, dans l'Énéide, livre 9, vers 548, affirme en un seul mot l'existence du bouclier blanc :

Ense levis nudo parmaque inglorius alba.

C'est donc une grande question historique, et on en trouve beaucoup d'autres traitées de même à fond et résolues savamment par Boileau dans ses notes.

CINQUIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous voyons souhaiter cent bouches et cent voix
A ceux qui, pour sujet, prenant les grands exploits,
Osent bien entreprendre un sujet héroïque,
Ou porter sur la scène un ouvrage tragique.

Ne pense pourtant pas qu'ainsi que ces auteurs,
Mon but soit de donner du vent à mes lecteurs.
Que ceux qui vont si haut, se repaissent des nues
Qu'exhalent d'Hélicon les montagnes cornues,
Quand Atrée et Progné pour le peuple idiot
Font encor, tous les jours, bouillir ici leur pot.
De même qu'un soufflet, qui, dans une fournaise,
Pour épurer le fer, fait pétiller la braise,
D'un air de vain orgueil je ne me gonfle point,
Et je ne fais jamais élargir mon pourpoint.

D'un son trop éclatant qui choque les oreilles,
Je ne croasse point comme font les corneilles,
Et dès mes jeunes ans, on m'a vu renoncer
Aux grands mots que la bouche a peine à prononcer.
Mon style est médiocre et polissant ma rime,
Sur les mœurs des méchants je fais passer ma lime.
Je sais l'art de servir un homme en m'en moquant,
Et même aux vicieux je plais en les piquant.

A cela seulement je destine mes peines;
Et laissant de côté les festins de Mycènes,
Je me contenterai de mettre sur les rangs
Les débauches du peuple et le luxe des grands.
Ma muse aux vains discours n'est point accoutumée;
Elle ne donne pas de poêle à la fumée,
Et c'est par son conseil, connaissant sa candeur,
Que tête à tête ici, je te fais voir mon cœur.

Sache donc que mon âme à la tienne attachée
De ton sein, par ma mort, ne peut être arrachée;
Et si mon amitié te laisse du soupçon,
Éprouve-moi : l'argent se connaît bien au son.
C'est ici tout de bon que je voudrais cent langues
Pour te persuader par autant de harangues
Le secret sentiment qui m'oblige à t'aimer,
Et de qui les transports ne peuvent s'exprimer.

Comptant déjà seize ans du jour de ma naissance,
Ayant quitté l'habit qu'on quitte avec l'enfance,
J'avais, pour commencer à suivre la raison,
Appendu mes jouets aux dieux de la maison.
Ceux qui m'accompagnaient, ayant l'humeur facile,
Me laissaient remarquer les femmes par la ville :
J'étais où le chemin, se séparant en deux,
Rend l'esprit des humains incertain et douteux ;
Quand, prenant soin de moi, comme un autre Socrate,
D'une adroite façon, qui corrige et qui flatte,
Dès mes plus tendres ans tu m'appris les erreurs
Dont la contagion eût corrompu mes mœurs.

Mon esprit, combattu de tes raisons pressantes,
Devait être vaincu par tes armes puissantes;
Et ta main le formant ainsi qu'elle a voulu,
Lui fit prendre le pli qu'elle avait résolu.
Je passais doucement avec toi les journées,
Et quand nous les voyions par la nuit terminées,
Soupant en liberté, mais fort modestement,
Ainsi que nous mangions, nous raillions sobrement;
Et par notre repos soulageant notre peine,
Nous travaillions ensemble et nous prenions haleine.

Tu ne peux pas douter que notre astre natal
Ne conduise nos jours d'un mouvement égal
Par l'arrêt du destin qui n'est pas variable;
Et ta vie et la mienne auront un cours semblable,
Soit que nous soyons nés sous l'astre des jumeaux
Qui donne la concorde aux hommes comme aux eaux,
Soit qu'en notre faveur Jupiter à Saturne
Ait fait perdre l'humeur maligne et taciturne.

Je ne sais pas quel astre à toi m'a si bien joint;
Mais sans l'aide du ciel je ne le serais point,
Car les hommes sont tous d'une humeur différente :
Ce qui contente l'un, l'autre s'en mécontente :
Chacun fait à sa guise; on voit dans l'univers
Autant de sentiments qu'on voit d'hommes divers.

L'un jusqu'en Orient change pour de l'épice
Les biens que l'Italie offre à son avarice.
Un autre seulement veut manger et dormir ;
Tel veut en s'exerçant ses membres affermir ;
Ceux-ci pour regagner massent ce qui leur reste,
Et ceux-là de Vénus suivent l'appât funeste.

Mais que lorsqu'ils verront leurs membres desséchés,
Par la goutte pierreuse au grabat attachés,
Ils se repentiront des actions passées
Et de n'avoir pas eu de meilleures pensées.

Pour toi, sur les papiers, de travail tu pâlis,
Parce que jour et nuit sans relâche tu lis,
Et prends soin de former la jeunesse innocente
Qui rencontre chez toi le Portique et Cléante.

Là, sans chercher ailleurs, courez, jeunes et vieux,
On y trouve le bien qui rend égal aux dieux.

« Je le ferai demain, » me dit, plein de paresse,
Un de ces étourdis qui perdent leur jeunesse :
Le terme n'est pas long, et pourtant ce demain,
Se remettant toujours, nous l'attendons en vain.
Déjà force *demains* ont passé l'un sur l'autre.

Mais parmi tous ceux-là je n'ai point vu le vôtre,
Il s'éloigne toujours et je crois désormais
Qu'il s'enfuira si loin qu'il ne viendra jamais.

Ainsi d'un chariot la roue étant derrière
Ne saurait par nul art attraper la première ;
Car, quand l'une se meut, l'autre change de lieu,
Et toujours le second suit le premier essieu.
Qui donc, par mon conseil, voudra devenir sage,
Doit principalement être hors de servage.

Mais cette liberté n'est pas celle qu'attend
D'un maître libéral un esclave constant.
Qui, de cette façon, croit avoir la franchise,
N'a jamais eu du vrai la connaissance acquise.

Cet insigne fripon, ce pendard de valet
Qui sait ferrer la mule et garder le mulet,
Ce gourmand, ce menteur, cet escroc et ce traître,
Sera libre à l'instant sur un mot de son maître?
Pourquoi non ? dit quelqu'un qui fait l'intelligent,
Si pour sa caution vous trouvez de l'argent,
Si, grave magistrat, il fait pâlir le crime,
Et si voulant tester, la chose est légitime :
Ce qu'on ne fait jamais dans la captivité,
N'appelez-vous donc pas tout cela : liberté ?

N'est-ce pas être libre à donner de l'envie
Qu'avoir sa volonté pour règle de sa vie?
Je fais ce que je veux, je vis comme il me plaît,
Et Brutus, qui du peuple embrassant l'intérêt,
Fonda la liberté sur les rives du Tibre,
Se comparant à moi ne se croirait pas libre.

Tu raisonnes fort mal et non pas en docteur,
Répond du grand Zénon un digne sectateur,
Il ne t'est pas permis de suivre ton caprice,
Et la nature même a défendu le vice.

Lorsque le magistrat, te mettant sur ta foi,
T'accorde absolument de disposer de toi,
Tu crois qu'en même temps tu peux et dire et faire
Tout ce qu'approuvera ton humeur volontaire,
Hormis ce qu'aux humains les lois ont défendu,
Sous peine de l'amende ou bien d'être pendu?
Tu te trompes très-fort, mais je te veux instruire,
Pourvu que sans gronder tu te laisses conduire;
J'arracherai bientôt du fond de ton esprit
Les contes qu'au berceau ta grand'mère t'apprit.

Jamais le magistrat ne prescrit à personne
Ce que la bienséance ou la sagesse ordonne;
Il ne t'apprendra pas à te servir du temps,
Et certes sans raison de lui tu le prétends :
C'est comme si, poussé d'un esprit frénétique,
Tu voulais qu'un baudet fût maître de musique.

La raison le défend, et qui veut l'écouter
N'entreprend jamais rien afin de le gâter,
Et la loi politique et la loi de nature
Veulent que l'ignorant sa faiblesse mesure.

Les médecins diront que jamais tu ne dois
Donner de l'opium sans en savoir le poids ;
Et si ton laboureur, pour conduire une flotte
Sans avoir vu la mer, s'érigeait en pilote,
A ce nouvel objet, Mélicerte étonné
Dirait que parmi nous tout est désordonné !

Marches-tu franchement? Sais-tu les différences
Des pures vérités aux simples apparences?
Ébloui par l'éclat d'un lustre faux et vain,
Quelquefois pour de l'or ne prends-tu point l'airain?
Daignes-tu remarquer le bien et son contraire,
L'un pour t'en éloigner et l'autre pour le faire?

Modeste en ta maison, modeste en tes désirs,
Tu combles tous les jours tes amis de plaisirs :
De tes greniers ouverts hautement on te loue,
Tu peux sans l'amasser voir un sou dans la boue,
Et le gain le plus grand ne te saurait tenter.

Si de ces qualités tu peux bien te vanter,
Les juges et les dieux, par leur juste suffrage,
Te doivent déclarer aussi libre que sage.

Mais si, comme jadis où tu ne valais rien,
Seulement pour tromper, tu fais l'homme de bien,
Je me dédis tout net; le vice qui t'entraîne
Quand même on t'affranchit, te remet à la chaîne.

Si tu ne suis toujours la raison et le droit,
Tu fais même une faute en remuant le doigt.
Cette action pourtant semble n'importer guère ;
Mais c'est qu'on ne saurait par don ni par prière
Même une seule fois faire vouloir aux dieux
Qu'on fasse rien de bien, quand on est vicieux.

Ils ne permettent pas que ce mélange on fasse,
Qui sans doute se voit d'aussi mauvaise grâce
Que si nos villageois avecque leurs sabots
Essayaient d'imiter les baladins dispos.

Je suis libre, dis-tu ; mais comment peux-tu l'être
Si dans ta passion tu rencontres un maître?
N'en reconnais-tu donc que ceux-là seulement
Qui pour être servis commandent brusquement?
Disant : « Holà ! qu'aux bains on porte ma toilette!
» Quoi, l'on n'est pas parti ? la chose n'est pas faite? »
Parce que, n'étant plus sujet à leur courroux,
Ton cœur ne tremble pas de la crainte des coups !
Tu crois que c'est assez?

Mais, ô valet infâme !
Mille maîtres pour un, qui règnent dans ton âme
Ne te traitent-ils pas avec plus de rigueur
Que ceux dont le bâton te donnait si grand'peur?

Voulant dormir bien tard, l'avarice t'éveille ;
Et dès l'aube du jour te vient tirer l'oreille :

« Debout! » dit-elle, « allons, paresseux, lève-toi! »
Et si, faisant le long, tu demandes pourquoi,
J'entends qu'elle répond : « Viens vite dans la rue,
Pour faire décharger les harengs, la morue,
L'ébène, le castor, l'encens, le vin nouveau,
Et tout ce qu'on t'apporte encore du vaisseau. »

L'épice est arrivée; il en faut faire emplette,
Elle est de grand profit au premier qui l'achète.
Change ta marchandise, et si tu veux gagner,
Il ne faut pas surtout les serments épargner;
Si, pour un diamant tu veux vendre du verre,
Prends à témoin les dieux du ciel et de la terre.
Ils le défendent bien; mais n'appréhende pas
Qu'ils lancent pour cela leurs foudres ici-bas :
Tu mèneras toujours une vie incommode
Et tu mourras de faim, si tu vis à leur mode.

Cette belle harangue agit si puissamment,
Qu'elle te fait songer même à l'embarquement.
Déjà de ton vaisseau l'équipage on prépare;
Rien ne t'arrête plus, et ton humeur avare,
Pour te faire enrichir des trésors du Levant,
Te va faire exposer à la fureur du vent.

Mais d'un autre côté, pour t'en ôter l'envie,
La volupté survient de mille attraits suivie,
Et crie : « O malheureux, quelle erreur te séduit?
» Où vas-tu? que veux-tu? vois le mal qui te suit. »

Ta bile à ce discours est tellement émue
Qu'il faudrait pour l'éteindre un plein seau de ciguë.
Apaise-toi, pourtant, je désire ton bien ;
C'est pour lui que je parle, et non pas pour le mien.

Tu vas passer la mer, où, soutenu d'un câble,
Tu n'auras en mangeant que le tillac pour table ;
Où tu ne boiras rien que du vin frelaté,
Qui sentira la poix dont il est cacheté.

Qu'est-ce que tu prétends ? Veux-tu doubler la somme
Qu'un honnête intérêt faisait croître dans Rome ?
Quitte ces lâches soins, recherche les plaisirs,
Et ne refuse rien à tes jeunes désirs.
Mais profite du temps, car, perdant la lumière,
Tu ne seras bientôt que fantôme et poussière.
Le temps marche toujours : tu le suis pas à pas,
Crois-moi, vis, et, vivant, souviens-toi du trépas.

De ces maîtres divers l'ordre divers te trouble.
De même qu'un poisson qui voit un appât double,
Tu ne sais que choisir, ton esprit est douteux,
S'il te faut obéir enfin à l'un des deux.

Si, pourtant une fois, avec quelque constance,
A leur commandement tu faisais résistance,
Il ne serait pas temps encor de te vanter
Que tes liens rompus ne peuvent t'arrêter.
A force de ronger, quand un chien rompt sa chaîne,
Il fuit, mais en fuyant d'ordinaire il la traîne.

Tu vois ce pauvre amant; il dit qu'il veut guérir,
Qu'en des fers si honteux il ne veut pas mourir,
Ni chanter dans la nuit aux portes d'une infâme,
Ni manger tout son bien pour acquérir le blâme.

Prends courage, lui dis-je, et va vite aux autels
Rendre, en sacrifiant, grâces aux immortels.
J'irai, me répond-il, mais as-tu la pensée
Qu'elle verse des pleurs de se voir délaissée?

Ah! dupe, dis-je alors : que de coups de patin
Tu souffriras encor de cette chère main!
Tu n'oserais grouiller quoiqu'elle te gourmande,
Ni rompre tes liens, quoi qu'elle te commande.
Tu fais le furieux, mais tu seras flottant
Si de te rappeler elle feint un instant.
Tu penseras cent fois : Que faut-il que je fasse?
Car elle me convie, et de si bonne grâce!
Elle prie, elle presse, elle pleure, elle écrit :
Si de tant de douceurs tu sauves ton esprit,
Je confesserai lors que libre on te peut dire
Plus que ceux qu'un congé d'esclavage retire.

Tiens-tu libres non plus ces gens qui dans la cour
Veillent toute la nuit, travaillent tout le jour,
Et qui pour s'agrandir font jusque dans les halles,
A force de présents, de puissantes cabales,
Voulant, pour contenter leur sotte ambition,
Qu'on se souvienne un jour de leur profusion?

On en peut dire autant de ceux de qui la mode
Est de solenniser la naissance d'Hérode,
Quand les juifs, lui rendant les célestes honneurs,
Aux fenêtres font voir des lampes et des fleurs,
Et, pour mieux célébrer ce bizarre mystère,
A la dévotion joignent la bonne chère.

Ils ont de la terreur pour le jour du sabbat;
La superstition, qui le cœur leur abat,
Des spectres, des lutins, leur donne de la crainte;
Au nom des loups-garous leur âme en est atteinte.
Si la salière tombe ou qu'un œuf soit cassé,
Leur esprit aussitôt paraît embarrassé,
Tous les prêtres d'Isis avec ceux de Cybèle
Les venant menacer, les mettent en cervelle,
Et leur font de leurs dieux attendre mille maux,
Si trois fois au matin ils ne mangent des aulx.

Voilà mon sentiment, que je t'ai voulu dire,
Quoique mille brutaux ne feront que s'en rire;
Car la plupart des gens sont tellement grossiers,
Qu'ils prisent cent docteurs bien moins que cent deniers

SIXIÈME SATIRE

SATIRA SEXTA

CÆSIUS BASSUS

—

AVARI

Admovit jam bruma foco, te, Basse, Sabino?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ,
Mire opifex numeris veterum primordia rerum,
Atque marem strepitum fidis intendisse Latinæ,
Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes?

Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hybernatque meum mare, quà latus ingens
Dant scopuli, et multâ littus se valle receptat.
« Lunaï portum est operæ et cognoscere, cives, »
Cor jubet hoc Ennî, postquam destertuit esse
Mæonides Quintus pavone ex Pythagoreo.

SATIRE SIXIÈME

A CŒSIUS BASSUS

—

LES AVARES

L'hiver, mon cher Bassus, te retient-il aux champs ?
Charmes-tu les Sabins par tes sublimes chants ?
O toi, peintre immortel des premiers jours du monde,
Célèbre maintenant, sur ta lyre féconde,
Les jeux de nos enfants, les faits de nos héros.

Moi dans la Ligurie, heureux de mon repos,
Ami, je passe en paix la saison des orages.
Au sein de ce vallon qui, formant deux rivages,
Protége le vaisseau par les vents tourmenté,
J'habite ce beau port qu'Ennius a chanté,
Lorsqu'il n'aspira plus à surpasser Homère.

Hìc ego securus vulgi, et quid præparet Auster
Infelix pecori; securus et angulus ille
Vicini, nostro quia pinguior : et si adeò omnes
Ditescant orti pejoribus, usque recusem
Curvus ob id minui senio, aut cænare sine uncto,
Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ.

Discrepet his alius. Geminos, horoscope, varo
Producis genio. Solis natalibus est qui
Tingat olus siccum muriâ vafer in calice emptâ,
Ipse sacrum irrorans patinæ piper. Hic bona dente
Grandia magnanimus peragit puer.

Utar ego, utar;
Nec rhombos ideò libertis ponere lautus,
Nec tenuem solers turdorum nosse salivam.
Messe tenus propriâ vive; et granaria, fas est,
Emole. Quid metuas? Occa : et seges altera in herbâ est.

Ast vocat officium : trabe ruptâ, Bruttia saxa
Prendit amicus inops; remque omnem, surdaque vota
Condidit Ionio; jacetque in littore, et unà
Ingentes de puppe Dei; jamque obvia mergis
Costa ratis laceræ.

Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid; largire inopi, ne pictus oberret
Cæruleâ in tabulâ.

Là, je vis doucement sans souci du vulgaire,
Sans crainte de l'autan si funeste aux raisins,
Et sans être jaloux des champs de mes voisins.
Que l'être le plus vil s'élève et s'enrichisse,
On ne me verra point déjeuner sans épice,
Et toujours maigrissant regarder comme lui,
Le nez sur le cachet, si mon vin n'a pas fui.

Je sais que ce n'est pas ainsi que chacun pense,
Et souvent le même astre a plus d'une influence :
Deux fils sont nés jumeaux ; l'un arrose une fois
D'un verre de saumure un reste de vieux pois,
C'est là le mets choisi pour son jour de naissance;
Lorsque l'autre dévore un patrimoine immense.

Moi, j'use de mon bien, mais je ne prétends pas,
Nourrir mes affranchis de turbots délicats!
Ni rechercher pour moi la grive la plus fine :
Je vis de ma récolte, et craint-on la famine?
Je laboure, déjà germe le blé nouveau.

Mais qu'entends-je? Les dieux ont brisé le vaisseau
Que mon ami chargea de sa fortune entière ;
Il est seul épargné par Neptune en colère ;
Étendu sur la plage, il serre entre ses bras
Ses dieux qu'il a sauvés et qui ne l'aident pas.

Ah! je dépense alors, j'ai soin de sa misère;
Si je n'ai point d'argent, je fais vendre ma terre ;
Voudrais-je le laisser recevoir par pitié
Des mains d'un étranger les dons de l'amitié?

Sed cœnam funeris hæres
Negliget iratus, quod rem curtaveris : urnæ
Ossa inodora dabit ; seu spirent cinnama surdum,
Seu ceraso peccent casiæ nescire paratus.
Tu ne bona incolumis minuas ?

Et Bestius urget
Doctores Graios : ità fit, postquam sapere urbi
Cum pipere et palmis venit nostrum hoc maris expers
Fœnisecæ crasso vitiarunt unguine pultes.
Hæc cinere ulterior metuas ? At, tu, meus hæres,
Quisquis eris, paulùm à turbâ seductior, audi.

O bone, num ignoras? Missa est à Cæsare laurus
Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris
Frigidus excutitur cinis; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,
Essedaque, ingentesque locat Cæsonia Rhenos.
Diis igitur, genioque ducis, centum paria, ob res
Egregiè gestas, induco. Quis vetat? Aude :
Væ, nisi connives.

Oleum, artocreasque popello
Largior. An prohibes? Dic clarè. Non adeò, inquis,
Exossatus ager juxtà est. Age, si mihi nulla
Jam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis
Nulla manet : patrui sterilis matertera vixit,
Deque aviâ nihilum superest ; accedo Bovillas
Clivumque ad Virbî ; præstò est mihi Manius hæres.
Progenies terræ ! Quære ex me, quis mihi quartus
Sit pater; haud promptè, dicam tamen. Adde etiam unum,
Unum etiam ; terræ est jam filius, et mihi ritu
Manius hic generis propè major avunculus exît.

Vendre? dit Bestius, ton héritier avide
N'offrira sur ta tombe aucun repas splendide;
Il mêlera la gomme et la casse à l'encens;
Ta cendre n'aura point de parfums odorants;
Et ce n'est pas pour toi que tu vends ton domaine!

Mais la philosophie excite aussi sa haine;
Il dit : « Voilà l'effet du poivre et des palmiers!
» Dès qu'un luxe étranger envahit nos foyers,
» Il nous vint je ne sais quelle philosophie,
» On vit mieux : nos faucheurs épicent leur bouillie! »
O toi! mon héritier, viens, écoute et réponds.

Sais-tu que l'empereur a vaincu les Teutons?
Le triomphe s'apprête, on marche au sacrifice,
Déjà devant nos dieux la jeune impératrice
Suspend des rois vaincus les boucliers oisifs,
Et de riches manteaux fait parer les captifs.
Les superbes Gaulois au temple l'ont suivie;
Je veux rendre moi-même hommage à son génie;
J'offre cent combattants qui marchent sur mes pas...
Ah! tais-toi! malheur même à qui n'applaudit pas!

Puis, je jette mes dons au peuple qui se presse.
Mais oses-tu blâmer tout bas cette largesse?
Qu'ai-je à faire de toi? je n'ai plus un denier;
Manius s'offre encor d'être mon héritier.

« Ciel, » dis-tu, « Manius, homme sorti de terre! »

J'en conviens et tu peux, toi, nommer ton grand-père;
Même un ou deux aïeux; mais connais-tu les leurs?
Sois fier, s'ils sont issus d'honnêtes laboureurs,

Qui prior es, cur me in decursu lampada poscis ?
Sum tibi Mercurius : venio Deus huc ego, ut ille
Pingitur : an renuis ? Vin' tu gaudere relictis ?

Deest aliquid summæ. Minui mihi, sed tibi totum est
Quidquid id est.
Ubi sit fuge quærere, quod mihi quondam
Legârat Tadius, neu dicta repone paterna :
Fœnoris accedat merces : hinc exime sumptus.
Quid reliquum est?
Reliquum? Nunc, nunc impensiùs unge,
Unge; puer, caules. Mihi festâ luce coquatur
Urtica, et fissâ fumosum sinciput aure;
Ut tuus iste nepos olim satur anseris extis,
Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ ? Mihi trama figuræ
Sit reliqua ; ast illi tremat omento popa venter!

Vende animam lucro ; mercare, atque excute solers
Omne latus mundi, ne sit præstantior alter
Cappadocas rigidâ pingues plausisse catastâ.
Rem duplica : Feci : jam triplex, jam mihi quarto,
Jam decies redit in rugam.

Depunge ubi sistam,
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

Toi seul es de mes biens l'héritier légitime,
Je l'avoue et tu veux vite en jouir sans crime.
Pressé d'être à ton tour à tenir le flambeau,
Tu me prends pour un dieu, qui pour toi de nouveau
Veut, la bourse à la main, descendre sur la terre.

Tu veux savoir quel bien j'héritai de mon père,
Quels présents j'ai reçus, quels legs j'ai recueillis;
Tu m'offres des leçons comme un père à son fils;
« Placez; l'intérêt seul doit payer vos dépenses. »

Ainsi je dois maigrir à force d'abstinences,
Me nourrir d'herbe fade ou de porc enfumé,
Pour que ton noble fils, gras, frais et parfumé,
Promène en nos palais sa luxure superbe,
Et conduise au sénat son fils encor imberbe
Qui tremble sous le poids de son riche embonpoint.
Dieu m'en garde!

Mais, toi, ne te repose point;
Va, cours en Cappadoce, où tu pourras apprendre,
L'art d'engraisser l'esclave afin de le mieux vendre;
Double ton revenu; moi, je voudrais tripler
Et décupler le mien, même le centupler :

Mais avant d'écouter cette ardeur inquiète,
Je veux savoir d'abord où le désir s'arrête.

JUGEMENT SUR LA SIXIÈME SATIRE

On a dû remarquer que les six satires de Perse ont été dédiées ou simplement adressées à six de ses amis; et quelle illustre et vertueuse société : Sénèque et Lucain, Thraséas Petus et Arrie, Macrin et Cornutus, et Cœsius Bassus !

Boileau dit à ce dernier : « Bon poëte lyrique, chantre des héros, rien n'est plus fort ni plus charmant que vos odes. Vos vers sont d'un style mâle et plein de majesté, soit que vous dépeigniez les galanteries de nos jeunes gens ou les belles actions de nos grands hommes. »

Lorsque Boileau entre ensuite dans le fond du sujet, il divise très-ingénieusement les bonnes raisons qui dirigent la conduite des avares.

La première est d'économiser pour ne jamais manquer, mais aussi afin de pouvoir être libéral un jour, et de s'exhorter ainsi à la munificence à l'avenir. « Verba avari jam liberalitatem simulantis et quasi se ipsum ad munificentiam exhortantis. » Il ajoute :

« La seconde réponse des avares est qu'il faut con-

server son bien pour en faire part à ses amis quand ils seront affligés. »

Boileau dit à celui dont un ami a perdu sa fortune : « Secourez cet ami, de peur qu'il ne soit obligé de mendier son pain par les rues, portant pendu à son cou la peinture de son triste sort. » Donnez-lui votre argent. « Et vous, vivez de ce que vous recueillez de blé. Faites-le moudre et semez-en d'autre. Voyez : il pousse déjà. »

Ce dernier mot est touchant. C'est le cri de la satisfaction de la conscience, quand on a fait du bien et c'est la consécration du bien que l'on a fait.

La troisième réponse des avares : « C'est, d'ailleurs, » dit Boileau, « qu'il ne faut pas s'attirer la haine de ses héritiers. »

Toutefois lui-même, dans sa traduction, répond énergiquement à son héritier : « Quoi ! mon parent, » dit-il, « vous voudriez donc qu'aux jours solennels, je ne mangeasse que de méchantes herbes et un morceau sec de tête de cochon, afin que vous, mon agréable héritier, vous puissiez vivre un jour délicieusement ? »

« Quoi ! je me laisserais maigrir jusqu'à devenir un squelette, un corps desséché comme un habit usé à qui il ne reste plus que la trame, afin que mon héritier ait un ventre dodu et chargé de cuisine ? »

C'est ici qu'il m'arrive, à moi personnellement, un événement singulier et remarquable.

J'ai publié, il y a quelques mois, une épître de Boi-

leau, qui avait été imprimée, et qui pourtant était restée à peu près inconnue. Personne n'allait la chercher dans des recueils de quelques savants qui étaient dans le siècle dernier des journalistes sans lecteurs. Aucun éditeur des œuvres de Boileau ne l'avait lue et elle n'a été insérée dans aucune édition.

Je l'ai publiée, l'an dernier, simplement comme je la connaissais, sous le titre que Boileau lui-même lui a donné, *Épître au Marquis de Termes*. Mais aujourd'hui, en lisant attentivement sa traduction de Perse, qui était fort inconnue aussi et qui est, comme cette épître, une de ses œuvres posthumes trouvée sur les quais plus de cent ans après sa mort, je reconnais entre elles une parfaite ressemblance.

Ainsi, les phrases que je viens de citer ne sont-elles pas reproduites en vers presque littéralement dans l'épître?

Pour vous, mes héritiers,
Je ne suis pas d'humeur à prendre tant de soins.
Il me ferait beau voir, sans meubles, sans habits,
Me nourrir tristement d'oignons et de pain bis ;
Poussant encor plus loin ma sotte complaisance,
Vous rendre jour par jour compte de ma dépense,
Afin qu'après ma mort, au gré de vos désirs,
Vous puissiez vous plonger dans de honteux plaisirs.

Mais on peut faire un examen plus général.

Il est évident, dis-je, que la traduction de la sixième

Satire de Perse et l'*Épître au Marquis de Termes* ont été composées ensemble.

D'abord, le commencement des deux pièces ne contient-il pas des pensées analogues inspirées par les mêmes sentiments?

« Bassus, le froid vous oblige-t-il déjà de faire du feu à votre maison des champs qui est dans le pays des Sabins?

» Moi, je suis dans la Ligurie ; l'air y est bon et tempéré, malgré le froid qui règne sur nos côtes maritimes.

» Je vis ici fort en repos, sans m'inquiéter de ce que le peuple peut dire. Que le vent du Midi, si funeste aux troupeaux, souffle ou non, cela ne m'embarrasse point du tout.»

Tant qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaisirs que la campagne donne,
Épris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
Marquis, n'espère pas que je sois de retour,
Que lorsque les frimas, enfants de la froidure,
Reviendront en novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux et du bruit de Paris,
Dans ma maison d'Auteuil je dors, je bois, je ris ;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose.
Là, sans ambition, contemplant toute chose,
Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,
Rien ne saurait troubler les plaisirs que j'y prends.

J'ai dit que Boileau a fait remarquer les raisons que Perse attribue aux avares pour économiser toujours, et que la première est d'économiser afin de ne jamais manquer :

N'est-ce pas ce que dit aussi Boileau dans son épître ?

L'avare..... parmi ses biens immenses,
Dans la peur de manquer souffre d'affreuses chances.

Ensuite il lui fait dire :

Savons-nous les malheurs que le ciel nous prépare ?
Sur ses gardes toujours l'homme doit se tenir,
Et prévoir prudemment un fâcheux avenir.
Nous fuyons les procès : si l'on nous en suscite,
Et si, malgré nos soins, la goutte nous alite,
Si le feu, par malheur, se prend à nos maisons,
S'il nous faut essuyer des mauvaises saisons :
Dans ces pressants besoins, que devenir ? que faire ?

Boileau ajoute, en poussant plus loin les conséquences :

Aller chez l'usurier exposer sa misère,
Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,
Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?
Moi ! que j'allasse ainsi dissiper mes richesses !
Laissons faire aux Montmaur de pareilles bassesses !

Boileau a dit aussi que la troisième raison de l'avare est qu'il ne faut pas s'attirer la haine de ses héritiers.

Il fait répondre, en effet, dans sa traduction en prose de la satire de Perse : « Si j'en use selon vos conseils, mon héritier ne fera point de festin à mes funérailles, quoique ce soit la coutume d'en faire; et, dépité de voir que j'aurai dépensé mon bien, il mettra dans l'urne où seront mes os des fleurs qui ne sentiront rien, et s'embarrassera peu si les parfums dont on embaumera mon corps seront d'une senteur exquise ou s'ils seront falsifiés. »

C'est évidemment cette traduction qu'il a faite en prose des paroles de Perse qu'il a reproduite en vers dans son *Épître au Marquis de Termes :*

Et que diraient de moi mes pâles héritiers,
En voyant engloutir maisons, champs, fiefs entiers?
Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste et modique,
Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
Où l'airain pût transmettre à la postérité
En termes fastueux mon immortalité,
A peine ils marqueraient mon tombeau vers la porte,
Et m'y feraient porter sans convoi...

Mais je dois aller plus loin. Il est de mon devoir de rendre ici un hommage complet à la mémoire de Boileau.

Quand j'ai publié cette épître de Boileau au marquis de Termes, on y a trouvé des longueurs, des répétitions, et quelques vers faibles et prosaïques. Que devait-on penser? que cet ouvrage n'avait pas été entièrement terminé, c'est-à-dire qu'il n'avait pas été revu,

corrigé et mis au net avant la mort de son auteur, et non pas que ce fût l'œuvre d'un esprit affaibli, devenu débile par la vieillesse. Je crois donc devoir reproduire ici un long fragment de cette épître pour que l'on reconnaisse que les pensées sont belles, bien liées et suivies, et que le style net et fort, et parsemé des plus beaux vers, est digne, surtout comme premier jet, des plus belles années de l'illustre écrivain.

Ainsi, au sujet de la responsabilité morale des hommes riches à la fin de leur vie, Boileau a dit d'abord :

En vous laissant nos biens nous sommes responsables
Des maux dont leur excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous est pernicieux,
L'abondance a rendu les hommes vicieux ;
La mollesse sa sœur nuit et jour les amorce ;
La médiocrité nous rend sages par force.

Et, ensuite, il développe cette pensée :

Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu,
Ce fut un magistrat vigilant, retenu,
Ami de l'équité, juge intègre du vice,
Le bandeau sur les yeux il rendit la justice (1).

---

(1) C'est une belle expression que de dire en éloge :

Le bandeau sur les yeux, il rendit la justice ;

c'est exprimer très-nettement, non pas que le juge est aveugle, mais que le juge n'est pas distrait, qu'il ne voit rien extérieurement quoiqu'il continue à tout voir intérieurement, c'est-à-dire qu'il n'est occupé que de la cause qui est dans sa pensée, dans sa mémoire, dans

Mais depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans des biens, amassés bien ou mal,
Abandonnant le soin de ses propres affaires,
Il s'est initié dans de nouveaux mystères ;
Il joue avec fureur, il boit avec excès ;
L'innocent accusé chez lui n'a plus d'accès ;
L'intérêt ou l'amour dans la moindre sentence
Par des poids altérés font pencher la balance.

Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai :
Le voici ; tel qu'il est, je vous le laisserai.
Entraîné par mon astre au bord de l'Hippocrène,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à tasse pleine,
Je préférai l'étude au désir d'amasser;
Ayant ainsi vécu, que puis-je vous laisser?

Les zélés courtisans des filles de mémoire
Ne songent qu'à goûter les plaisirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, non encore chanté,
Qu'à se faire une route à l'immortalité.
Leurs esprits, élevés au-dessus de la terre,
Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle enserre.
Toujours aiguillonnés du désir de l'honneur,
Sur l'espoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur.
Un peu de laurier vert dont Phébus les couronne
Est tout ce qu'au Parnasse on promet et l'on donne.

---

tout son travail de tête et dans son examen de conscience intérieure, et qu'il ne voit rien des affaires d'argent, des faveurs de l'ambition, des passions de l'amour ni des liaisons sociales, fussent même les plus honnêtes, qui doivent être entièrement étrangères, éloignées et rejetées de l'administration de la justice.

Si, loin d'être attiré par les chastes douceurs
Que répand à longs traits la coupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche et sordide,
N'avait dans ses chansons que l'intérêt pour guide,
Bientôt, au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégase effarouché prendrait le mors aux dents;
Les muses en courroux le repoussant loin d'elles,
Lui défendraient le bord de leurs eaux immortelles,
Et peut-être à jamais lui glaceraient la voix.

De plus nobles pensers font rêver dans nos bois.
Oui, pour pouvoir produire un immortel ouvrage,
Il faut dans ses désirs qu'un poëte soit sage;
La sagesse est la source et l'âme des beaux vers.
On l'hume avec l'air pur de ces bois toujours verts;
Content de peu, c'est là qu'on apprend à bien vivre;
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on doit suivre,
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,
Là qu'on attend le bien qu'on voit de loin venir.

SIXIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Poëte merveilleux qui chantes dans tes vers
Les principes cachés de ce vaste univers,
En rehaussant d'un ton les cordes de ta lyre,
Puis, lès mettant plus bas, te contentes de dire
De nos sages vieillards les vertueux discours,
Ou de nos jeunes gens les folâtres amours,
T'occupes-tu toujours à ce noble exercice,
Cependant que l'hiver de glaçons se hérisse
Et qu'au coin de ton feu passant cette saison,
Tu n'abandonnes point ta rustique maison?

Pour moi, j'habite en paix la tiède Ligurie,
Tandis que notre mer exerce sa furie
Contre ces hauts rochers qui forment des vallons
Où l'onde dort toujours sans peur des aquilons.
Quand le vieux Ennius, guéri de sa chimère,
Ne crut plus que son âme était celle d'Homère,
Et qu'il avait vécu sous les plumes d'un paon,
Il traça de ce port en ses vers un beau plan.

C'est l'endroit où je suis, sans nulle inquiétude
De ce que dit de moi la sotte multitude,
Sans souci que l'autan tombe sur mon troupeau
Et sans que le chagrin occupe mon cerveau,
Parce que mon voisin est maître d'un domaine
Qui plus gros que le mien lui coûte moins de peine.

Quoi ! pour voir des faquins plus que moi s'enrichir,
Les soins avant le temps me feront ils blanchir?
Me rognant mes morceaux, ferai-je la folie
De boire tous les jours mon vin jusqu'à la lie?
Un autre le fera, car même les bessons
Sont souvent différents d'humeur et de façons.
Un d'eux pour célébrer le jour de sa naissance,
Content d'une salade, observe l'abstinence,
Ou pour le plus il donne un maigre saussignet,
Épargnant comme l'or le poivre qu'il y met.

Tel autre, mangeant tout, fait céder au contraire
Nos plus brillants festins à son moindre ordinaire.
Pour user de son bien, il faut à tous allants
Donner de grands turbots et de gros ortolans.
Mange ton revenu, n'épargne pas tes rentes;
Ne crains rien, la raison veut que tu te contentes;
Travaille seulement et tu remplaceras
Par la moisson qui vient ce que tu mangeras.

Tu dis que le devoir à mon conseil s'oppose,
Qu'il faut pour ses amis réserver quelque chose,
Que, s'il en vient quelqu'un des ondes échappé,
Sur un morceau de bois par hasard rattrapé,
Ses vœux avec son bien ayant tous fait naufrage,
Et parmi ces débris arrivant au rivage,
Tu n'aurais pas de quoi l'empêcher d'aller nu,
Si tu ne gardais rien de tout ton revenu.

Il faut, en ce cas-là, vendre un morceau de terre,
De peur qu'en mendiant de tous côtés il n'erre.

Mais en rognant ton bien tu crains tes héritiers,
De peur qu'en le trouvant presque amoindri d'un tiers,
Sans faire de festins ils n'enterrent ta cendre,
Qu'ils ne lui rendent pas l'honneur qu'on doit lui rendre,
Ne prenant pas le soin de la faire embaumer,
Ou de riches odeurs la faire parfumer.

Je ne m'étonne pas qu'une raison si forte
T'oblige, quoi qu'on dise, à vivre de la sorte.
Sans t'en arrêter là, tu poursuis de plus près,
Disant que cette humeur de faire tant de frais
N'avait jamais à Rome inspiré sa mollesse,
Sinon depuis le temps où dans les ports de Grèce
Le savoir s'embarquant avecque les pinceaux
Passa dans l'Italie à la merci des eaux.

Quoi! pour après sa mort songer à telles choses!

Mais, prête-moi l'oreille, ô toi qui te proposes
D'hériter de mon bien lorsque je serai mort.
Tu sais bien que César a, du côté du Nord,
Défait des Allemands la jeunesse obstinée :
J'ai vu de verts lauriers sa lettre environnée.

Déjà l'on se prépare à parer les autels
Pour rendre d'un tel bien grâces aux immortels.
Déjà l'impératrice, en essuyant ses larmes,
Destine les endroits pour appendre les armes,
Les étendards volants et les brillants écus
Des rois que sur le Rhin l'empereur a vaincus.

Pour témoigner mon zèle, il faudra qu'à la gloire
Des dieux et de César, auteurs de la victoire,
Je donne à mes dépens deux cents gladiateurs
Qui répandent leur sang aux yeux des spectateurs.

Dis, de m'en empêcher, auras-tu l'assurance?

Non! tu n'oses ici manquer de complaisance.
Le peuple aux carrefours avec confusion
Sentira les effets de ma profusion.

Me le permettras-tu? parle avecque franchise.
Tu me réponds qu'ainsi je mourrai sans chemise,
Que tu renonceras à mon hérédité,
Qu'aussi bien mon domaine est fort mal ajusté.
J'accepte le parti; je n'ai ni fils ni fille,
Et je suis resté seul de toute ma famille.

Mais crois-tu pour cela que je demeure court
Sans trouver d'héritiers qui me fassent la cour?
Sans prendre aucune peine et chercher davantage,
Je n'ai qu'à m'en aller dans le premier village
Et pour mon successeur prendre quelque inconnu,
Ainsi qu'un champignon de la terre venu.

Je sais bien quels étaient mon grand-père et son père.
Mais de monter plus haut, je ne le saurais faire,
Car la terre donna naissance à mes aïeux.

Ainsi ce villageois m'assortira des mieux;
Et je suis obligé de le mettre en ta place,
Puisque nous nous trouvons tous deux de même race.

Mais laissons ce parent, et revenons à toi.

Penses-tu me survivre étant plus vieux que moi?

De plus, si tu survis, pour ta bonne aventure,
Je viens la bourse en main, comme on dépeint Mercure.
Si la somme est petite, accepte-la pourtant;
Elle vient sans chicane, et c'est toujours autant.

Si mon bien s'amoindrit, ne t'en plains à personne,
Car tu reçois entier tout ce que je te donne.

Ne demande jamais qu'est devenu le bien
Que par son testament me donna Stadien,
Disant qu'honnêtement je pouvais vivre à Rome
De son seul intérêt, sans toucher à la somme;
Que tu crois cependant qu'il m'en reste fort peu.

Puisque tu le prends là, je veux jouer beau jeu.
Holà, maître d'hôtel, qu'on allonge ma table
Et qu'on ne serve rien qui ne soit admirable!
Je me passerais donc le soir et le matin
De choux avec du lard, comme d'un grand festin,
Pour que ton petit-fils de béranis s'engraisse
Et ne daigne servir qu'avec une princesse?

Ferai-je, de maigreur, rétrécir mon pourpoint
Afin que ce crevé soit toujours en bon point?

Tu veux que pour le gain aux périls je m'expose,
Que je coure le monde et fasse toute chose,
Et que, me rabaissant jusqu'au plus vil métier,
D'esclaves je trafique et me fasse courtier.

Je le veux, et déjà j'ai doublé mon domaine;
Depuis, à le tripler j'ai mis toute ma peine,
Et j'ai fait tant d'efforts, te voulant contenter,
Que jusques à dix fois je l'ai fait augmenter.
Mais, sans t'arrêter là, tous les jours tu me presses
De t'entasser encor richesses sur richesses,
Et Chrysippe essaierait encor plus vainement
De borner tes désirs que son long argument.

SATIRE DE SULPICIA

SULPICIA

Ce ne serait pas donner réellement Perse tout entier si on omettait de publier à la suite de ses œuvres une satire composée sous l'empire romain, dans le même siècle, et avec le même esprit, le même courage et les mêmes sentiments.

Une dame romaine, Sulpicia, vivait sous Domitien, le dernier des Césars, qui a mérité, comme Néron, l'exécration de ses contemporains et l'horreur de la postérité.

On peut rappeler en peu de mots ses principaux crimes. Il a fait empoisonner son frère pour lui succéder à l'empire, ce Titus, cet empereur modèle, qu'on a surnommé *les Délices du genre humain*. Ensuite il a fait mourir un grand nombre des Romains les plus vertueux (1). Il a fait enterrer vivante la première des vestales. Il a persécuté les chrétiens et voulait les détruire tous. Enfin il a proscrit les sciences et les lettres et a chassé de Rome les philosophes et les savants.

---

(1) Suétone, *Domitien*, 10. On lit aussi avec un vif intérêt

Quant à Sulpicia, sa famille était une des plus illustres et des plus anciennes de Rome, puisqu'on a prétendu qu'elle existait déjà du temps de Romulus. Cette famille a été célèbre aussi pour ses bonnes mœurs. On a cité une Sulpicia, fille de Sulpicius Paterculus, qui vivait plus de cent ans avant l'ère chrétienne, et qui fut tellement renommée comme la plus vertueuse des dames romaines, qu'elle fut choisie pour aller, à la tête des plus nobles et des plus vénérées, offrir au temple la statue que la sibylle avait ordonné de consacrer à la déesse de la Pudeur.

Notre Sulpicia, qui vivait en l'an 90 de Jésus-Christ, fut renommée de même pour sa chasteté autant que pour son esprit. Elle épousa Calénus, un des philosophes et des savants professeurs de Rome. Elle vécut heureuse avec son mari pendant quinze années.

---

le tableau du règne de Domitien, tracé par M. Ampère, sur le territoire de Rome moderne, et reproduit par la *Revue des Deux Mondes*, au mois de février dernier. C'est un monument des arts aussi bien que de la littérature.

« Domitien, » dit-il, « était féroce et hypocrite, hypocrite par goût, car il n'avait pas besoin de l'être. Mais il trouvait du plaisir à faire accomplir par d'autres les meurtres qu'il eût pu ordonner lui-même, et à leur en laisser l'odieux, qui ne l'eût pas embarrassé pour son propre compte. »

Aussi Martial écrivit-il à Calénus :

AD CALENUM.

O molles tibi quindecim, Calene,
Quos cum Sulpicia tua jugales
Indulsit deus et peregit annos!

O nox omnis et hora, quæ notata est
Caris littoris indici lapillis!

O quæ prælia, quas utrimque pugnas
Felix lectulus, et lucerna vidit
Nimbis ebria nicerotianis!

Vixisti tribus, ô Calene, lustris;
Ætas hæc tibi tota computatur,
Et solos numeras dies mariti.

Ex illis tibi si diu rogatam
Lucem redderet Atropos vel unam
Malles quam Pyliam quater senectam (1).

---

(1) Martial, lib. X, ep. 38.

Un poète du dix-huitième siècle, Constant Dubos, a traduit ces vers :

Qu'elles furent pour toi belles et fortunées,
O Calénus, les quinze années
Dont ton hymen a vu les instants s'écouler !

Combien de jours sereins, de nuits délicieuses,
Que ta main a dû signaler
Des pierres les plus précieuses !

On sait qu'on marquait des pierres les plus blanches et les plus précieuses les jours les plus heureux. Perse l'a dit.

Martial avait bien compris aussi que Calénus avait concentré tout son bonheur et même toute son existence dans ces quinze années. Aussi a-t-il dit :

Trois lustres de ta vie ont composé le cours;
Dans les moments passés près d'une épouse aimée,
Tout entière elle est renfermée.

Que le ciel à tes vœux ne rend-il un des jours
Si bien remplis par tes chastes amours !
Ton cœur, pour en goûter encor la jouissance,
Quatre fois de Nestor céderait l'existence.

Mais dans ce mariage, elle aussi, Sulpicia fut heureuse et sentit son bonheur. Elle fit plus et mieux. L'amour la rendit poëte et elle célébra en beaux vers sa parfaite félicité.

Sidoine Apollinaire a dit que Sulpicia a écrit des douceurs à son Calenus :

Scripsit blandiloquos suo Caleno (1).

En effet, c'est à tort peut-être que tous les éditeurs ont cru et ont dit qu'aucun des chants et des poésies de Sulpicia n'est parvenu jusqu'à nous, excepté la satire contre Domitien.

On a imprimé, en 1509, chez Thomas Schurer, à Strasbourg, un recueil de vingt élégies sous ce titre : *Sulpiciæ poetriæ carmina XX cum Gregorii Tipherni et aliorum poematibus, e recensione Georgii Merulæ.*

Pourquoi ces chants ne seraient-ils pas de notre Sulpicia, puisqu'ils ont été publiés sous son nom? Il est vrai qu'ils ont été placés à la suite d'une édition de Tibulle, mais il est très-naturel que des élégies inspirées par l'amour aient été jointes, surtout

(1) Sidonius Apollinaris, carm. IX, 262.

dans les commencements de l'imprimerie, aux élégies de Tibulle, inspirées par les mêmes sentiments. On a maintenant déjà reconnu et on est généralement d'accord qu'elles ne sont pas de Tibulle ; il est probable qu'on sera bientôt généralement d'accord qu'elles sont de Sulpicia.

Mais c'est après avoir passé ainsi quinze années dans le plus parfait bonheur, et après l'avoir célébré aussi tendrement, que tout à coup un édit de l'empereur vient lui arracher son mari. Un édit chasse de Rome les philosophes et les savants; Calénus est obligé de fuir. C'est alors que Sulpicia est justement affligée et irritée. Elle qui, lorsqu'elle était heureuse, chantait l'amour, lorsqu'elle est à présent atteinte profondément dans ses sentiments les plus tendres et les plus profonds, change, comme elle le dit elle-même, de rhythme et de ton pour faire entendre ses plaintes et donner un libre cours à sa colère.

Son commentateur a vanté l'élégance du style et la force des pensées dans cette satire (1).

---

(1) Boxhorn, *Commentar. in Sulpic. satir.*

Jules Scaliger lui a rendu aussi une pleine justice. Il l'a louée en admirant la sagesse et la modération de l'expression avec la couleur énergique des tableaux qu'elle présente (1).

Casaubon a cru pouvoir l'estimer moins. Il lui refuse la vigueur du style, en lui accordant seulement la noblesse des sentiments (2). C'est, à mon sens, un éloge aussi complet que celui de Scaliger, car ce n'était pas ici une moquerie perçante qui devait être lancée contre les vices et les ridicules, comme un grand nombre d'autres sujets d'attaques satiriques ; c'était, au contraire, la force de l'affliction, jointe à l'indignation contre l'injustice, qui devait faire éclater un profond désespoir, plus occupé de son propre malheur que de sa vengeance, et peut-être au fond du cœur désirant plus la réparation que le châtiment.

On a fort bien nommé cette pièce de vers une élégie héroïco-satirique.

---

(1) Jules Scaliger, *Hypercritic.*, c. 6.

(2) Casaubon, *De Satir. Poesi*, lib. II, cap. 3.

Je reviens à Martial, et je cite ce qu'il a dit de Sulpicia :

Omnes Sulpiciam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpiciam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ.

Non hæc Colchidos asserit furorem,
Diri prandia nec refert Thyestæ;
Scyllam, Byblida, nec fuisse credit :
Sed castos docet, et pios amores,
Lusus, delicias, facetiasque.
Cujus carmina qui benè æstimarit,
Nullam dixerit esse nequiorem,
Nullam dixerit esse sanctiorem.

Tales Egeriæ jocos fuisse
Udo crediderim Numæ sub antro.

Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esset doctior et pudica Sappho.
Sed tecum pariter simulque visam
Durus Sulpiciam Phaon amaret.

Frustra : Namque ea nec Tonantis uxor,
Nec Bacchi, nec Apollinis puella
Erepto sibi viveret Caleno.

MARTIAL, lib. 10, E. 35.

Notre poëte du dix-huitième siècle, Constant Dubos, l'a traduit ainsi :

Femmes qui ne voulez plaire qu'à vos maris,
Vous, maris, qui voulez ne plaire qu'à vos femmes,
Lisez tous Sulpicie.

En ses chastes écrits,
Elle ne peint jamais que de pudiques flammes.

Là, vous ne verrez pas la coupable Byblis
Méditant en secret un odieux inceste,
Ni de Scylla la trahison funeste.

Elle rejette au rang des fabuleux récits
De Médée en fureur les forfaits inouïs,
Et l'horrible festin d'Atrée et de Thyeste.

Ses tableaux à vos yeux ne présentent jamais
Que des jeux innocents et d'aimables objets.
Qui lit ses vers ne peut en quitter la lecture
Sans s'écrier : Quel cœur ! quelle âme noble et pure !

D'Égérie et Numa tels étaient autrefois
Les charmants entretiens dans leur grotte des bois.

Sapho, de Sulpicie ou compagne ou maîtresse,
Auprès d'elle eût formé son esprit et son cœur;
Elle en eût pris surtout des leçons de sagesse.

En la voyant, épris d'une nouvelle ardeur,
Phaon n'eût plus été qu'un amant infidèle.
Mais il eût brûlé seul.

Apollon et Bacchus
En vain s'empresseraient près d'elle.
Des épouses parfait modèle,
Elle ne vit que pour son Calénus,
Et mourrait s'il n'existait plus (1).

Quant à la satire, il est certain que sa date est du règne de Domitien, et j'ai dit les plus grands crimes que cet empereur a commis; il est certain aussi qu'elle a été composée par suite de l'édit de Domitien qui a chassé de Rome les savants, et après la fuite de Calenus.

Mais, à ce sujet, on a prétendu que Juvénal a donné, au contraire, de grands éloges à Domitien, et surtout comme protecteur des arts et des lettres.

---

(1) Les *Épigrammes* de Martial, traduites par Constant Dubos, page 405.

Voici ce que l'on a cité :

Et spes, et ratio studiorum in Cæsare tantum :
Solus enim tristes hac tempestate Camenas
Respexit, cum jam celebres notique poetæ
Balneolum Gabiis Romæ conducere furnos
Tentarent; nec fœdum alii, nec turpe putarent
Præcones fieri, cum, desertis Aganippes
Vallibus, esuriens migraret in atria Clio (1).

C'est encore la traduction bien peu connue de Boileau que j'adopte. Il a dit : « César est aujourd'hui toute l'espérance et l'appui des savants. Il est le seul qui ait jeté quelques regards favorables sur les muses, lorsque les plus fameux poëtes de ce temps étaient sur le point de se faire chauffeurs de fours, baigneurs à Gabie, ou, le dirai-je? crieurs publics. Oui, Clio mourait de faim; elle allait abandonner le Parnasse pour venir mendier ici son pain à la porte des grands. »

Et Juvénal a dit encore :

Hoc agite, ô juvenes ! circumspicit et stimulat vos,
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.

Boileau dit : « O jeunes poëtes ! César vous regarde; il vous anime, il ne cherche qu'à vous combler de ses faveurs. »

---

(1) Juvenalis *Satiræ*, satira VII, v. 1 et suiv.

On doit sentir que Juvénal ne pouvait point parler ainsi de Domitien au moment même où cet empereur venait de chasser de Rome tous les savants, et aurait-il osé dire qu'il était le seul qui eût jeté quelques regards favorables sur les muses, lorsqu'il venait de succéder à Titus, qui avait été surnommé *les Délices du genre humain,* précisément à cause de ses nombreuses libéralités, surtout envers les lettres, qu'il aimait et qu'il a lui-même cultivées.

C'est donc une grande question pour les commentateurs de reconnaître à qui ces éloges ont été adressés. Dusaulx a dit avec raison que le caractère personnel de Juvénal répugne à la honte qui le flétrirait s'ils étaient offerts à Domitien; et les principaux commentateurs, Juste Lipse et Saumaise parmi les anciens, et Dodwel surtout parmi les modernes, ont reconnu, en examinant avec soin le texte de chaque satire, qu'aucune d'elles n'a été composée sous le règne de Domitien.

Quelques-uns ont appliqué ces éloges à Trajan, et Dodwel les croit offerts à Adrien.

Il est malheureusement vrai qu'un écrivain s'est honteusement distingué par ses flatteries aux pieds de Domitien. C'est Martial, et tous ses éloges demandaient l'aumône.

Quoi qu'il en soit, il en résulte que l'histoire tout entière approuve l'indignation et les attaques de Sulpicia contre Domitien, et que Juvénal ne les a nullement réprouvées ni contredites.

SATIRE DE SULPICIA

SATIRA SULPICIÆ

Musa, quibus numeris heroas et arma frequentas,
Fabellam permitte mihi detexere paucis.
Nam tibi secessi, tecum penetrale retractans
Consilium.

Quare nec carmine curro phalæco,
Nec trimetro iambo, nec qui pede fractus eodem
Fortiter irasci didicit, duce Clazomenio.

Cetera quin etiam, quot denique millia lusi,
Primaque Romanas docui contendere Graiis,
Et salibus variare novis, constanter omitto :
Teque, quibus, princeps et facundissima calles,
Adgredior : precibus descende clientis et audi.

SATIRE DE SULPICIA

O chantre des héros, des combats et des armes,
Permets que j'ose ici te confier mes larmes;
Je viens seule afin d'être en secret avec toi.
Je pense, je médite; ô Muse, inspire-moi.

Je quitte le phaleuc à la course légère,
Et l'iambe timide et l'iambe colère,
L'un qui plaît aux amours, et l'autre dont l'ardeur
Servit dans Clazomène un poëte en fureur.

Je fais plus : n'ai-je pas, défiant la satire,
D'une chaste critique armé ma noble lyre?
J'y renonce, aspirant à de plus vifs accents :
O Muse! écoute-moi : je t'invoque : descends!

Dic mihi, Calliope, quidnam pater ille deorum
Cogitat? an terras et patria sæcula mutat?
Quasque dedit quondam morientibus eripit artes?
Nosque jubet tacitos et jam rationis egenos
Non aliter primo quam cum surreximus ævo
Glandibus et puræ rursus procumbere lymphæ?

An reliquas terras conservat amicus et urbes;
Sed genus Ausonium Romuliqne exturbat alumnos?

Quid reputemus enim?

Duo sunt quibus extulit ingens
Roma caput, virtus belli et sapientia pacis.

Sed virtus agitata domi et socialibus armis,
In freta Sicaniæ et Carthaginis exiit arces,
Ceteraque imperia, et totum simul abstulit orbem.

Deindè, velut stadio victor qui solus Achæo
Languet et immota secum virtute fatiscit:

Callirope, apprends-nous quel est l'ordre suprême ?
Le roi des dieux veut-il briser la terre même ?
A-t-il marqué le terme aux siècles des mortels ?
Ou doit-on seulement revoir ces jours cruels
Où, courbé sur le sol, nourri de glands sauvages,
L'homme ne s'abreuvait qu'au bord de nos rivages ?

A qui Rome, en effet, dut-elle sa grandeur ?
A qui Rome dut-elle ensuite son bonheur ?
Rome naquit au sein de la guerre civile ;
Puis, en domptant Carthage, envahit la Sicile.
C'est de là qu'elle osa, sous les climats divers,
S'attribuer le droit d'asservir l'univers ;
Et les peuples soumis étaient fiers d'être esclaves.

Est-ce à dire que nous, braves vainqueurs des braves,
Aujourd'hui sans rivaux, maîtres du monde en paix,
Nous ne jouirons pas de nos propres bienfaits ?

Déjà nous avons su nous gouverner nous-même,
Et sous les douces lois de la raison suprême,
Nous étions glorieux !

Rome, semblable alors,
Après tant de combats, de luttes et d'efforts,
A l'athlète vainqueur resté seul sur l'arène
Dont le char radieux lentement se promène
Aux applaudissements des nobles spectateurs,
Rome alors reposait dans ses vastes splendeurs.

Sic itidem romana manus contendere postquam
Destitit, et pacem longis frenavit habenis,
Ipsa domi leges et Graja inventa retractans,
Omnia bellorum terra quæsita marique
Præmia consilio, et molli ratione regebat.
Stabat in his neque enim poterat constare sine ipsis :
Aut frustra uxori mendaxque Diespiter olim,
« Imperium sine fine dedi, » dixisse probatur.

Nunc igitur qui res romanas imperat inter,
Non trabe, sed tergo prolapsus, et inglavie albus,
Et studia et sapiens hominum nomenque genusque
Omnia abire foras atque urbe excedere jussit.

Quid facimus? Grajos, hominumque reliquimus urbes
Ut romana foret magis hic instructa magistris.

Nunc, Capitolino veluti turbante Camillo
Ensibus et trutina Galli fugere relicta.

Elle avait appelé les beaux-arts de la Grèce,
Et soumettait sa force aux lois de la sagesse;
Nous la bénissions tous.

Roi des dieux, tu disais :
« L'empire des Césars doit durer à jamais. »

Et voilà qu'un tyran qui vieillit avant l'âge,
Affaissé sous l'horreur des Romains qu'il outrage,
Vient proscrire nos arts et chasse nos amis,
Les sages, les savants, que nous avions admis
A l'honneur d'enseigner notre belle jeunesse.

Nous n'avons plus d'asile ouvert à la sagesse;
Et nos maîtres, forcés, pour conserver leurs jours,
De fuir loin de nos murs, ont brûlé les discours
Qu'avaient tant applaudis nos enfants dans l'école.

Quel contraste! Ils ont fui jadis du Capitole,
Les Barbares, devant Camille et nos soldats.

Sic nostri palare senes dicuntur, et ipsi
Ut ferale suos onus extirpare libellos.

Ergo Numantinus Libycusque erravit in isto
Scipio, qui Rhodio crevit formante magistro,
Cetera et illa manus bello facunda secundo,
Quos inter Prisci sententia dia Catonis
Scire adeo magni fecisset, utrum ne secundis
An magis adversis staret romana propago?

Scilicet adversis.

Nam quum defendier armis
Suadet amor patriæ, et captiva penatibus uxor,
Convenit, ut vespis, quarum domus arce Monetæ,
Turba rigens strictis per lutea corpora telis

Ast ubis apes secura redit, oblita favorum
Plebs materque una somno moriuntur obeso.
Romulidarum igitur longa et gravis, exitium, pax.

Aujourd'hui c'est à nous à nous dire tout bas :
«Nous sommes les vaincus.» O Romains de notre âge,
Vous, les fils des héros de Numance et Carthage!

Déjà notre ancien, le sublime Caton,
A du peuple assemblé consulté la raison :
« Amis, » s'écria-t-il, « chacun de nous demande
Si Rome en résistant ne devient pas plus grande
Au sein de nos revers qu'au milieu des succès. »

Aujourd'hui plus de doute.

Admirez nos regrets !
L'amour de la patrie anime nos familles ;
Nous sommes tous unis. Nos femmes et nos filles
D'un héroïque élan se pressent en nos bras,
Aspirant à nous suivre aux plus nobles combats.

C'est l'essaim qui bourdonne et des monts va descendre.
Les dards sont hérissés et nous devons attendre.
Ah ! déjà dans les cœurs les courages sont prêts :
Rome s'éteindrait trop dans une longue paix.

Hoc fabella modo pausam facit.

Optima post hac
Musa, velim, moneas, sine qua mihi nulla voluptas
Vivere, uti quondam Lydus dum Smyrna peribat,
Nunc itidem migrare velis. Vel denique quid vis
Ut dea, quære aliud. Tantum romana Caleno
Mœnia, jucundos pariterque adverte Sabinos.

Hæc ego. Tum paucis dea me dignarier infit :

Pone metus æquos, cultrix mea. Summa tyranno
Hæc instant odia, et nostro periturus honore est.
Nam laureta Numæ, fontesque habitamus eosdem,
Et comite Egeria ridemus inania cœpta.

Vive, vale, manet hunc pulchrum sua fama dolorem.
Musarum spondet chorus, et Romanus Apollo.

Mais cessons les discours.

O Muse protectrice !
Veux-tu que Smyrne existe et que Rome périsse ?
Tu protéges l'Asie et tu lui rends les arts.
Que nos savants aussi rentrent dans nos remparts !
Ramène-moi l'époux qui m'a toujours chérie :
Rends ce digne Romain à sa noble patrie.

A ces mots, Calliope a, dit-on, répondu :

« Ne crains rien, le tyran déjà même est perdu ;
L'homme meurt, mais les arts, ils sont impérissables.
Crois que la Providence atteint tous les coupables ;
Elle a chéri Numa, roi sage et généreux ;
Mais la mort des méchants venge les malheureux.
Vois déjà le tyran trembler quand tu l'accuses ;
Vois s'unir à tes pleurs le chœur entier des Muses.
Espère et calme-toi : c'est assez le punir ;
Les chants de ta douleur vivront dans l'avenir. »

ÉDITIONS DE PERSE

Je n'ai dit que quelques mots des éditions et traductions de Perse, parce que j'ai cherché à éviter de répéter ce qui n'est pas contesté. Perse a été grandement loué du moment où ses satires ont été connues. Un empereur même, qui fut presque aussi cruel que Néron, le vantait dès le premier siècle après sa mort.

On a dit avec raison, je crois, que les stoïciens ont été ses premiers approbateurs, parce que lui-même les avait approuvés et imités. On a soutenu même qu'il a adopté non-seulement leur philosophie, mais aussi les formes de leur discussion, en se faisant des objections à soi-même pour les résoudre, ce qui prouve qu'il n'y a pas, à proprement parler, des interlocuteurs, ni des dialogues, ni une forme dramatique quelconque dans ses satires. C'est ce que j'ai dit.

Je me bornerai à donner une simple liste de quelques éditions et traductions, qui pourra être utile aux littérateurs.

Je termine en citant ce que le professeur Perreau a dit des traductions de Perse :

« On en fait, » dit-il, « depuis trois cents ans, sans que l'on soit arrivé à quelque chose qui représente avec vérité cet auteur. La versification ni la prose d'aucune langue n'ont pu saisir encore cette bizarre physionomie. Seulement, à mesure que les travaux sur les textes se multiplient, et que nos langues deviennent plus riches et plus flexibles, il est possible de rapprocher insensiblement les imitations des originaux. On a remarqué dans les traductions de Virgile une amélioration progressive; on peut faire les mêmes observations sur celles de Perse. Ainsi les vers de Foulon, qui datent de 1544, ne valent pas ceux de Lenoble, qui sont du commencement du dix-huitième siècle, et ceux-ci ne valent pas ceux d'un traducteur, notre contemporain. De même, pour la prose, Durand le cède à Marolles, celui-ci à Tarteron, qui le cède à Lemonnier et à Sélis. C'est que l'art de traduire va se perfectionnant, et que, dans ce genre, les derniers venus ont nécessairement l'avantage. »

Je serais heureux si j'obtenais ce simple honneur.

Manuscrits.

1	f°.	sans date.	Paris.	M. S. Colbert.	1.	8055.
2	4°.	id.	id.	id.	3.	8272.
3	4°.	id.	id.	M. S. Pithou.	1.	8246.
4	f°.	1321.	id.	id.		8050.

Éditions.

5	4°.	s. d.	Paris.	Nic. Jenson.	
6	f°.	1470	Rome.		
7	f°.	1474	Ferrare.		
8	4°.	1506	Lyon.	Gueynard.	Britannicus.
9	4°.	1507	id.	Béroalde.	Murmellius.
10	12.	1527	Paris.	Etienne.	Lobrixa.
11	8°.	1435	Venise.	Aldi.	
12	16.	1557	Lyon.	Godefroy.	
13	12.	1601	Paris.	Tornorupeus.	Vinetus.
14	8°.	1607	id.	Duchesne.	
15	18.	1650	Amsterdam.	Blaev.	Farnabe.
16	18.	1664	id.	Elzevir.	Wedderburn.
17	12.	1750	Glasguæ.	Foulis.	Casaubon.

Traductions.

18	8°.	1544	Paris.	.....	A. Foulon.	vers.
19	id.	1586	id.	.....	Durand.	prose.
20	id.	1653	id.	Deluynes.	Marolles.	id.
21	12.	1656	id.	.....	P. Nicolle.	id.
22	8°.	1658	id.	.....	Geffrier.	id.
23	id.	1681	id.	Barbin.	Lavalterie.	id.
24	12.	1693	Lyon.	Barbier.	Silvecane.	vers.
25	id.	1704	Paris.	Cellier.	Lenoble.	id.
26	8°.	1706	id.	.....	Tarteron.	prose.
27	id.	1765	Berne.	.....	Sinner.	id.

28	8°.	1771	Paris.	Gombert	Lemonnier	prose.
29.	id.	id	Amsterdam.	Carron de Gibert.		id.
30.	1772	Paris.	Vve Duchesne.	Dreux du Radier.		vers.
31	8°.	1776	Paris.	Fourier.	Bélis	prose.
32	id.	id.	.....		Taillade.	vers.
33	4°.	1779	id.	Imp. de M.	Maupetit.	prose.
34	8°.	1800	id.	Didot.	Pietre	id.
35	id.	1801	id.	.....	Duboys.	vers.
36	id.	1812	Meaux.	Dubois.	Raoul.	id.
37	id.	1822	Paris.	Dalibon.	Achaintre.	prose.
38	18.	1827	id.	Parelle.	Boileau.	id.
39	8°.	1832	id.	Panckoucke.	Perreau.	id.
40	id.	1841	id.	Berquet.	Fabre.	vers.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Discours préliminaire..... 1
Satires de Perse..... 31
Prologus..... 32
Prologue..... 33
Satira prima..... 34
Satire première..... 35
Jugement sur la première satire..... 48
Première satire, traduite au dix-septième siècle..... 49
Seconde satire..... 57
Satira secunda..... 58
Satire seconde..... 59
Jugement sur la deuxième satire..... 64
Deuxième satire, traduite au dix-septième siècle..... 66
Troisième satire..... 71
Satira tertia..... 72
Satire troisième..... 73
Jugement sur la troisième satire..... 84
Troisième satire, traduite au dix-septième siècle..... 85
Quatrième satire..... 91

Pages
Satira quarta..... 92
Satire quatrième..... 93
Jugement sur la quatrième satire..... 98
Quatrième satire, traduite au dix-septième siècle..... 99
Cinquième satire..... 103
Satira quinta..... 104
Satire cinquième..... 105
Jugement sur la cinquième satire..... 122
Cinquième satire, traduite au dix-septième siècle..... 125
Sixième satire..... 137
Satira sexta..... 138
Satire sixième..... 139
Jugement sur la sixième satire..... 146
Sixième satire, traduite au dix-septième siècle..... 155
Satire de Sulpicia..... 161
Sulpicia..... 163
Satira Sulpiciæ..... 176
Éditions de Perse..... 187
Table des matières..... 191

Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amelot, 64.